0002 .

Collectif.

Homère et l'hermétisme.

No 201.

Atlantis

1960 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2024 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

33e ANNÉE — IVe CAHIER

N° 201
BIMESTRIEL

Atlantis

MARS
AVRIL
1960

Revue d'Archéologie scientifique et traditionnelle
BULLETIN DE L'ASSOCIATION « ATLANTIS »
30, rue de la Marseillaise, 30 - VINCENNES (Seine) - Tél. DAU. 31.95
Métro Château de Vincennes — C. C. P. Atlantis 1159.91 Paris

Fondateur : Paul LE COUR

Paul LE COUR - Eugène CANSELIET
Ioan DIONYSIOS - Fernand PIGNATEL

HOMÈRE ET L'HERMÉTISME

Le poulpe-octopode ou la gorgone-méduse.
L'Egide d'Athèna-la Sagesse.

@

REMARQUE :

Cette revue n'est présente ici, que pour permettre à l'aimable lecteur, intéressé par les écrits d'Eugène Canseliet, de profiter de ses articles, présents nulle part ailleurs.

Le traducteur.

Comité d'Honneur et de Patronage d'Atlantis

depuis sa fondation en 1926

■ ■

MM.

Maréchal LYAUTEY; Edmond HARAUCOURT; Paul VALÉRY; Charles LE GOFFIC; Georges DUHAMEL; Claude FARRÈRE; Fernand GREGH, de l'Académie française.

Pierre TERMIER; Fortunat STROWSKI; Paul CHABAS; Paul LANDOWSKI, de l'Institut.

Sylvain LÉVY; J.-H. ROSNY Aîné; Pierre MILLE; Philéas LEBESGUE; Jean MALYE; GRANDIDIER; Fernand BALDET; Jules TOUTAIN; Louis GERMAIN; RIO; Louis ROLLIN; Louis MARIN; Paul RIVET; Docteur CLAOUÉ; Victor-Emile MICHELET; Camille MAUCLAIR; Gabriel BOISSY; P. LECOMTE DU NOUY; Jean GATTEFOSSÉ; René GATTEFOSSÉ; Mario MEUNIER; José GERMAIN; Nicolas POLITIS; P. ROUSSEL-DESPIERRES; Philippe NEGRIS; A. RUTOT; Gustave BARROSO; Prince Matila GHYKA; Louis ROUGIER; Daniel RUZO.

ATLANTIS

L'Association *Atlantis* réunit les amis de Paul Le Cour, fondateur de la première Société d'études atlantéennes et de la revue *Atlantis*. Elle constitue un Centre d'étude des traditions occidentales en vue de rechercher, par les voies de l'archéologie scientifique et traditionnelle, la Tradition primitive, origine des civilisations, pour permettre une rénovation spirituelle et morale de l'humanité, basée sur un idéal esthétique.

L'Association a pour but de continuer, par tous moyens à sa disposition, l'œuvre créée par Paul Le Cour. Elle entend maintenir et faire connaître la pensée et les idées de Paul Le Cour et de ses émules, par la revue *Atlantis*, bulletin de l'Association, par des conférences, des voyages, des manifestations culturelles et par tous moyens propres à favoriser l'édition ou la réédition d'ouvrages ou manuscrits inédits manifestant les mêmes préoccupations.

Les études paraissant dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

ADHESIONS A ATLANTIS, comportant le service de la Revue (publication bimestrielle).

Membre adhérent	10 NF	*Etranger* ..... minimum	12 NF
Membre actif	15 NF	*Membre bienfaiteur*	50 NF
Membre d'honneur	20 NF	*Membre fondateur*	100 NF

Les adhésions partent traditionnellement du 21 septembre.

Insigne de l'Association (Trident or sur fond azur) : 2 NF.

Chèques postaux : Atlantis 1159-91, Paris.

30, rue de la Marseillaise, VINCENNES. Téléphone : DAUmesnil 31-95

Permanence au siège d'Atlantis : le premier et le troisième samedi du mois, de 14 heures à 18 h 30 (sauf le 16 avril 1960).

@

ATLANTIS

33. année
N° 201

MARS
AVRIL
1 9 6 0

Chers amis d'Atlantis,

APRÈS *avoir fait le point dans notre deux centième numéro des principales thèses développées en Atlantis, nous reprenons nos vastes investigations à travers civilisations et traditions, afin de mieux démontrer l'unité réelle des idées qui mènent le monde malgré leur apparente diversité, et permettre à chacun de puiser ainsi à cette source vivifiante.*

Nous avons dit à maintes reprises, ici ou ailleurs, que le Symbolisme était un langage muet permettant de re-lier (religarer = religion) *les éléments épars de la Tradition-Révélation primitive. Une preuve de la véracité de notre affirmation vient d'être donnée d'une manière éclatante par le Premier Congrès du Symbolisme qui s'est tenu à l'U.N.E.S.C.O., les 19 et 20 mars, sur l'initiative du docteur Engelson et l'impulsion de l'*Association pour l'Expansion de la Culture.

J'aurai l'occasion de reparler de ce Congrès auquel nous avons participé activement; je tiens seulement dès maintenant à informer les Amis d'Atlantis *que le texte des communications, et notamment celui des deux plus remarquables, faites par notre collaborateur et ami A. Berger et M. René Alleau, sera publié en exclusivité dans un important numéro spécial d'*Atlantis *qui sera servi gracieusement à nos adhérents en remplacement des numéros 202 et 203 (mai à août 1960). Nos amis de province et de l'étranger pourront ainsi être indirectement associés aux travaux de ce Congrès qui constituent le point de départ d'une renaissance.*

Jacques d'ARÈS.

Les poèmes homériques et l'Atlantide

par Paul LE COUR.

Bien des fois déjà on s'est demandé ce que représentait, dans le génie grec, les figures d'Hésiode et d'Homère. Avec ces poètes philosophes, on se trouve en présence d'échos d'une civilisation préhellénique sur laquelle plane un immense inconnu. On ne sait même s'ils ont vécu. Leurs noms sont des surnoms.

De même que la *Théogonie* d'Hésiode, *L'Iliade* et *l'Odyssée* apparaissent comme des strates d'une époque très antérieure à la Grèce. Ils sont remplis d'énigmes pour celui qui veut réfléchir, et des dessous ésotériques apparaissent nettement.

Cependant, en ce qui concerne *L'Odyssée,* Victor Bérard a prétendu retrouver et même photographier en Méditerranée tous les sites décrits par Homère. L'*Odyssée* devient alors un simple guide maritime. On croit retrouvés la grotte de Calypso fleurie de violette, l'antre du Cyclope, la demeure de Circé, celle de Nausicaa. On ne va pas plus loin, on ne soulève pas le voile brodé de fleurs pour voir ce qu'il cache aux regards profanes, car les hommes d'aujourd'hui ont perdu le sens des mystères.

Essayons ici de voir plus loin. A vrai dire nous ne ferons qu'effleurer le sujet car il dépasse et de beaucoup le cadre modeste où il va falloir l'enfermer. Puissé-je néanmoins montrer que l'âme frémissante de la grande Tradition perdue palpite toujours et en tous lieux, attendant l'heure où les hommes sauront de nouveau la voir et lui rendre la place qui lui revient de droit.

Notre immense amour de la Grèce antique ne doit pas, en effet, nous empêcher de porter plus loin nos regards. N'oublions pas que l'un des plus grands génies qui ait retrouvé l'antique Tradition d'Occident : Dante, n'a pas connu les penseurs grecs. Il y a donc une autre source. C'est à cette source qu'ont puisé Hésiode, Homère, Pindare, Virgile, tous les aèdes inspirés.

Déjà bien des siècles avant notre ère on se posait au sujet des poèmes homériques les mêmes questions que nous nous posons aujourd'hui. Ces poèmes nous sont d'ailleurs parvenus plus ou moins altérés. M. Meillet dans son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* déclare que l'on ne saurait se référer à un texte authentique, car il y eut de nombreuses copies manuscrites et le texte de l'anti-

quité était flottant. (Mais n'en n'est-il pas de même des textes sacrés chrétiens ?)

D'autre part, la langue dans laquelle ils sont écrits, dit le même auteur, est la plus ancienne de toutes les langues littéraires grecques et la plus difficile à comprendre. Cette primitive langue grecque, M. Meillet la fait dériver d'un peuple « existant dans le nord de l'Europe ». Elle ne venait point de l'est, dit-il, car les plus anciens textes védiques sont tout au plus aussi anciens que les textes homériques.

Un autre problème, lié au premier, se pose : Homère a-t-il même existé ? « De quelque côté qu'on envisage Homère, a écrit J.-P. Rossignol (*Les artistes homériques*) il apparaît comme un phénomène inexplicable. D'où vient-il, qui l'a formé ? On ne sait. »

L'antique civilisation située dans le nord de l'Europe dont parle M. Meillet et de laquelle proviendrait la langue grecque primitive, s'accorderait fort bien avec l'hypothèse de l'Atlantide boréenne, patrie d'Apollon.

La langue grecque fourmille de mots appartenant à une langue importée en Grèce par des envahisseurs inconnus à une époque indéterminée. M. Meillet cite notamment la finale ινθος existant dans un certain nombre de noms propres grecs et qu'il considère comme d'origine préhellénique. On la trouve dans les mots Κόρινθος, *Corinthe* et λαβύρινθος, *labyrinthe*. Or, le premier est le nom d'un grand sanctuaire poséidonien de la Grèce, c'est-à-dire atlantéen, et l'autre se rapporte aux mystères venus de la source atlantéenne comme nous pensons pouvoir l'établir. M. Meillet en conclut que le sémite et les langues indo-européennes de la Méditerranée ont emprunté leur vocabulaire à une troisième langue dont on ignore tout.

A ces premiers jalons, ajoutons que les premiers envahisseurs inconnus de la Méditerranée peuvent très bien être les Pélasges qui avaient pour culte principal celui de Poséidon, dieu de l'Atlantide. Ce mot de Pelages est resté d'une étymologie assez obscure. Pour nous, il y aurait lieu de la rattacher à πέλεκυς, *pelekus*, l'un des noms antiques de la double hache, symbole de la Kabbale dont le nom comporte précisément les mêmes éléments K.B.L. avec permutation connue du B en P (de même *Apollon* vient de *Aballon*).

On trouve dans les poèmes homériques les noms de quelques-uns des enfants de Poséidon, ainsi que celui d'Atlas. Or, ces noms qui figurent dans le récit de Platon sur l'Atlantide (Critias) n'ont pas été pris par lui dans les poèmes homériques, dit Albert Rivaut (*Commentaires du Critias*) ; plusieurs raisons empêchent de le supposer. Il y a donc bien entre les poèmes homériques et le récit de Platon des relations étroites venant d'une source étrangère et commune.

Poséidon, dieu des Atlantes, joue de son côté un rôle important dans l'oeuvre d'Homère. C'est lui qui fonde la ville de Troie. Dans *L'Iliade*, il soutient les Grecs contre les Troyens, Dans *L'Odyssée* se déroule une longue lutte entre Ulysse et lui.

Par ailleurs, on trouve dans *L'Odyssée,* le curieux épisode de Protée et de ses phoques, animaux nordiques assez peu fréquents en Méditerranée.

Plusieurs faits indiquent la hante antiquité et l'origine non hellénique des poèmes homériques. Tout d'abord, leur existence était déjà connue neuf cents ans avant notre ère ; de plus, les noms de lieux et les noms des personnages ne sont pas grecs, et l'on retrouve chez d'autres peuples des récits, des contes, des légendes ayant des points de ressemblance avec certains passages de ces poèmes.

Tandis que d'un côté le *Ramayana* hindou rappelle *L'Odyssée* par certains côtés, on trouve en Egypte un certain roi Prouti auquel on attribuait, comme au Protée de *L'Odyssée,* le pouvoir de se transformer de mille façons. (Voir Diodore de Sicile, liv. I, 62). Ce mythe de Protée, qui a évidemment une signification profonde et incomprise aujourd'hui, figure également dans Hérodote et dans les Géorgiques de Virgile. Or, Virgile est tout aussi rempli de significations cachées qu'Homère.

Il est curieux de constater qu'une histoire semblable à celle de Protée existait en Gaule. Dans une légende galloise citée par Husson (*La chaîne traditionnelle*), Céridwen (CRN) poursuit Gwion, l'un et l'autre recourant à des transformations successives ; finalement, Gwion se change en grain de blé ; Céridwen se change alors en poule et avale le grain de blé ; elle est aussitôt fécondée. Cela a évidement un sens symbolique qui me paraît en rapport avec le symbolisme du grain de blé d'Eleusis. En effet l'initiation est un enfantement, mais celui-ci n'a lieu qu'après avoir compris le sens du grain de blé, l'avoir en quelque sorte absorbé.

Autre constatation faite par M. Moret (*Rois et dieux d'Égypte*) : l'épisode du naufrage d'Ulysse rappelle un conte égyptien intitulé : *Le naufragé.* On y trouve notamment l'indication que le naufragé égyptien, comme Ulysse sur sa poutre, passe plusieurs jours « parlant avec son coeur ».

De son côté, M. Golenischeff a trouvé des analogies curieuses entre ce même épisode et le conte arabe *Les Sept Voyages de Sinbad le Marin,* et il y aurait lieu d'y ajouter aussi l'épisode du cyclope qui dévore successivement les compagnons de Sinbad jusqu'à ce que ceux-ci lui crèvent son oeil unique en lui enfonçant tous ensemble des barres rougies au feu, rapprochement qui ne semble pas avoir encore été fait avec le même épisode de *L'Odyssée.* La ressemblance va jusqu'au détail de la poursuite des naufragés par les géants compagnons du cyclope, attirés par ses cris et jetant d'énormes pierres qui font sombrer plusieurs radeaux des fugitifs.

L'identité de ces légendes conduit à admettre qu'elle proviennent d'une même source très ancienne, antérieure au papyrus égyptien contenant le conte du naufragé (lequel date de la XIIIe dynastie), c'est-à-dire de deux mille ans avant notre ère.

Les poèmes homériques sont donc de très anciens documents reflétant des connaissances communes avec l'Egypte. De plus, ils ont eu dans la civilisation grecque une importance analogue à celle de la Bible dans la civilisation hébraïque.

Pendant des siècles, certains ont considéré que *L'Iliade* et *L'Odyssée* n'étaient que des contes légendaires. Or, la découverte des ruines de Troie par Schliemann a fait apparaître que, derrière son aspect légendaire, *L'Iliade* avait un fonds de réalité. Il en est pratiquement de même de toutes les légendes.

Or, si son lieu d'origine est inconnu, on peut penser que *L'Odyssée* parle de contrées situées hors de la Méditerranée, dans l'océan Atlantique, quand on connaît cette sorte de fascination qu'exerçaient sur l'esprit des Grecs les contrées situées au-delà des colonnes d'Hercule.

Il est bon, d'autre part, de se rappeler que les Cosmogonies font sortir de l'océan le monde des dieux. Ce mot Ωκεανὸς, *Océan,* personne ne semble l'avoir encore remarqué, est à rapprocher du mot *Énoch* ou *Hénoch,* considéré comme le père des initiés ou des dieux, les noms de la mythologie ne sont point dus au hasard ; ils renferment des sens cachés au vulgaire et se rattachent à cette grande doctrine qui coule, tel un fleuve, parfois souterrain, à travers tous les siècles.

Dire que le monde des dieux sort d'Okéanos, ou que Enoch est père des dieux, c'est exprimer la même idée. Les traditions égyptienne, juive, arabe, musulmane, attribuent l'invention de l'écriture, de l'arithmétique et de l'astrologie à Enoch, et ceci l'identifie à Hermes. Il en est qui l'ont assimilé à Atlas, et cette nouvelle assimilation réunit l'Atlantide et Okéanos.

Ce nom d'*Enoch* est l'un des plus mystérieux de l'antique Tradition. Si l'on décompose ce nom en ΟΧος Ενν, et que nous constatons que οχος, signifie en grec *ce qui contient,* Enoch est donc « celui qui contient, qui possède Enn », l'ennéade divine, le Dieu Ebb des Berbères-Atlantes (1).

D'autre part, les traditions grecque, égyptienne et chaldéenne placent les îles Hespérides, dont les pommes d'or représentent les plus hautes connaissances, l'Amenti, la Terre des morts et des mystères, les Champs-Elysées, dans l'Océan, au-delà des colonnes d'Hercule, Ne peut-on voir dans cette croyance le vestige du souvenir de l'Atlantide disparue et de son importance dans l'histoire religieuse de l'hu-

---

1. Sur le dieu Enn, voir Louis Rinn, *Les Berbères.* Rappelons que le *Livre d'Enoch* nous et parvenu par une version éthiopienne, la seule qui paraisse complète. C'est une sorte d'apocalypse assez obscure nécessitant une glose interprétative. En hébreu Enoch veut dire « celui qui sait beaucoup ». *Le Livre d'Enoch* est antérieur à la bible, selon Bérose, prêtre chaldéen, Enoch est celui qui reçut la dernière révélation divine.

manité ? Et ne serait-ce pas vers cette Terre des mystères que *L'Odyssée* envoyait Ulysse au prix de mille difficultés pour y recevoir cette initiation que l'on ira chercher plus tard à Eleusis (quand l'Atlantide sera disparue), Eleusis dont le nom est le même que celui d'*Elysée* et d'*Ulysseus,* et se rattache à celui du soleil *Hélios,* ainsi qu'à la racine nordique *Hel* signifiant *saint, sacré* (2) ?

Ces noms ont d'évidents rapports avec le mot *élu* quand il est dit dans l'Evangile « Il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus ,» (sous-entendu « à la connaissance des mystères »).

Avec l'Amenti des Egyptiens et l'île Avallon de la tradition celtique, les îles Fortunées étaient considérées comme le séjour des mânes (les âmes de ceux qui avaient mené une existence pure et sage). On lit dans le *Gorgias* de Platon :

> Du temps de Kronos (le dieu primitif duquel procède la trinité, Zeus, Poséidon, Hadès), c'était une règle parmi les hommes que celui des mortels qui avait mené une vie juste et sainte allât, après sa mort, dans les îles Fortunées situées au-delà des colonnes d'Hercule.

C'est aussi la demeure de Hadès ou Pluton, l'Enfer des anciens, et ce nom de Pluton est peut-être à rapprocher du grec πλουτος, *plantas, richesse.* De là viendrait le nom des îles Fortunées donné à ces terres occidentales, patrie de la tradition sacrée primitive et de ses richesses symboliques.

On voit quelle est l'importance de ces poèmes et quelles lumières ils projettent dans l'obscurité des origines de la métaphysique religieuse et de la Tradition.

Avant de voir plus en détail les récits de *L'Iliade* et de *L'Odyssée,* il convient de souligner le parallélisme et même parfois l'identité qu'il y a entre le récit de *L'Odyssée* et celui de l'expédition ides Argonautes à la recherche de la Toison d'Or. Ce récit au caractère ésotérique incontestable est d'autant plus important que, s'il a été connu par les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes (IIIe siècle avant J.-C.), il est antérieur aux poèmes homériques, puisqu'Homère y fait allusion. On ne peut voir là qu'une confirmation de l'origine atlantéenne des traditions dont *L'Odyssée* se fait l'écho. Selon d'Ahremberg et Saglio, Ulysse est considéré comme plus ancien que la poésie homérique. Avec le dieu Poséidon et Hélène qui jouent un si grand rôle dans ces poèmes, il appartient à un ensemble très antique d'idées venues des envahisseurs du bassin méditerranéen.

---

2. On trouve dans la Bible (Ezéchiel XXVII) le mot *Elisça* appliqué à une île mystérieuse : « Tu te couvres de pourpre et d'écarlate apportés de l'île d'Elisça... Mais lorsque tu as été *brisée par la mer au profond des eaux,* ton commerce et toute ta multitude sont tombés avec toi. » 'N'est-ce pas là une allusion à l'Atlantide et à sa disparition ?

L'Iliade décrit la conquête de la belle Hélène enfermée dans la citadelle de Pergame de la ville de Troie. Celle-ci est donnée comme ayant été fondée par Poséidon et le nom de Troie, Τρικος, signifie en grec *cheveu,* alors que les cheveux sont en hermétisme le symbole de la lumière. Ce mot *tricos* figure sur des monnaies gauloises sous le cheval, autre emblème de Poséidon ou plutôt de la tradition poséidonienne. (Tricos est le nom antique de la ville de Troyes en France et l'idée trinitaire s'y trouve contenue). Quant au mot *Pergame,* il est à rapprocher du mot nordique *Berg,* signifiant *sommet.*

Remarquons que Cybèle-Déméter, *alter ego* féminin de Poséidon, porte sur la tête la couronne crénelée figurant cette forteresse à laquelle on ne peut atteindre qu'en s'enfermant dans les flancs du cheval symbolique. Cybèle est représentée parfois avec une tête de cheval (le latin *cabalus,* cheval, est à rapprocher de *cabale*).

Qu'est-ce que cette Hélène, sinon *Hel Enn,* le « neuf sacré », comme la Béatrix de Dante, qui était elle-même « le nombre neuf », c'est-à-dire un mystère engendré par la Sainte-Trinité. « Celui qui possède Hélène est le gendre de Zeus », trouve-t-on dans *L'Odyssée* (IV, 569). Hélène est la personnification de la Beauté. *La connaissance qu'elle représente est donc essentiellement esthétique.*

Après la prise de Troie, Ulysse s'embarque avec ses compagnons pour regagner sa patrie, l'Ithaque. Il aborde tout d'abord sur les côtes de Thrace ; là les Kikones lui tuent soixante-dix de ses compagnons. Il remet à la voile et après douze jours de traversée, alors qu'il aperçoit déjà la Grèce, il est rejeté au sud et atterrit dans le pays des Lotophages (les mangeurs de lotus, les Egyptiens ?).

Escale ensuite à l'île des Chèvres, où il laisse onze de ses vaisseaux. Il part avec le douzième pour l'île des Cyclopes. C'est ici que se place l'épisode avec Polyphème dont Ulysse crève l'oeil unique, soulevant ainsi la colère de Poséidon leur père. Ulysse arrive cependant à l'île de Aiolié (l'île d'Eole), sans incidents. Il reçoit du roi une outre formée de la dépouille d'un boeuf de *neuf* ans où sont renfermées les tempêtes. Les compagnons d'Ulysse, profitant de son sommeil, dénouent les liens de cette outre qu'ils croient pleine de richesses et des vents furieux s'en échappent. Les voici ramenés malgré eux à Aiolié alors que les rivages d'Ithaque étaient déjà en vue ; on refuse d'ailleurs de les recevoir parce qu'on les croit maudits des dieux. Une nouvelle navigation de six jours les conduit chez les Lestrygons où des géants anthropophages écrasent plusieurs de leurs navires sous d'énormes blocs de pierre.

Ulysse échappe au désastre et arrive à l'île de Circé : Aiaié. La magicienne change en porcs ceux des compagnons d'Ulysse qu'il envoie vers sa demeure. Le même sort attend Ulysse lui-même, mais Hermès lui apparaît et lui remet une plante magique nommée *Moly,* dont la racine est noire et la fleur blanche comme du lait. Circé vain-

cue par la puissance du charme possédé par Ulysse rend à leur forme première ses compagnons. C'est alors qu'elle l'engage à aller dans l'Hadès consulter l'âme du devin Tirésias avant de partir pour l'île du Soleil Trinakié. Ulysse arrive aux rivages extrêmes de l'Océan et évoque l'ombre de Tirésias ; celui-ci lui recommande de respecter à Trinakié les troupeaux du Soleil, sans quoi il lui arrivera de grands malheurs.

Après cette consultation, Ulysse revient à Aiaié où Circé lui donne ses conseils pour passer Charybde et Scylla. Ulysse franchit non sans difficultés les redoutables passages et arrive à Trinakié. En son absence ses compagnons dérobent les troupeaux du Soleil et en mangent la chair. C'est alors que le navire d'Ulysse est fracassé et que le héros, accroché à une épave, est entraîné par les courants jusqu'à l'île d'Ogygie, où il aborde au bout de *neuf* jours.

Ici se place l'épisode de Calypso qui habite une grotte magnifique et qui veut le retenir *en lui promettant l'éternelle jeunesse.* Cependant, sur l'intervention des dieux, elle consent à le laisser partir. Ulysse fabrique un radeau et met dix-sept jours et dix-sept nuits pour atteindre Schéria, l'île des Phéaciens. C'est dans cette île que se passe la délicieuse scène avec Nausicaa. Enfin, un certain jour, une embarcation merveilleuse l'emporte pendant son sommeil et le dépose à Ithaque, après vingt ans d'absence.

Nombreux sont les auteurs de l'antiquité qui ont admis qu'Ulysse sortit du bassin méditerranéen, dans lequel certains voudraient limiter son périple, et qu'il est allé dans l'Océan au-delà des colonnes d'Hercule. Tels sont Posidonius, Artémidore, Asclépiade de Myrlée, Strabon, Pomponius Méla, Solin, Tacite, Claudien, Tibulle, Sénèque. On voit que cette opinion fut très répandue.

Strabon fait mention d'une ville fondée par Ulysse sur la rive océanique de la Lusitanie; cette ville c'est *Ulysséa* que Pomponius Méla appelle *Ulyssipo* et qui est devenue *Lisbonne.* C'est là un document de la plus haute importance pour notre thèse. De son côté, Solin (chap. 32) ne se contente pas d'affirmer que la ville d'Ulyssipo a été fondée par Ulysse, mais déclare avoir vu en Ecosse un autel consacré à ce héros avec des inscriptions grecques.

Tacite, dans *La Germanie* (chap. 3), écrit :

> Quelques-uns croient qu'Ulysse, dans ses nombreux détours, a été porté dans les eaux de l'Océan, qu'il a fondé sur les bords du Rhin une ville nommée Asciburg (ou Axiburg, bourg de la hache ?) Là, ajoute-t-il on a trouvé également un autel consacré à Ulysse avec mention de son père Laërte, et il existait en Germanie des monuments et des tombeaux portant des inscriptions grecques.

De nombreux autres documents pourraient être encore cités.

De Grave s'est attaché dans sa *République des Champs-Elysées* (1806), qui n'est autre que l'Atlantide, à relever un certain nombre de passages d'auteurs anciens pour en tirer des conclusions à l'appui de sa thèse. « *C'est à l'embouchure du Rhin,* dit-il, *que se trouvait Asciburg devenu Assebourg* », qu'il interprète par As-bourg ou cité de Dieu.

Bien curieux sont les rapprochements qu'il fait entre les noms homériques et ceux de certaines localités flamandes. Pour lui, l'Atlantide comprenait les Pays-Bas, l'embouchure du Rhin et la Belgique. De son côté, le commandant Cauvet, auteur d'un ouvrage *Les Berbères en Amérique,* a rapproché le nom de la Belgique de celui des Peslages.

D'Arbois de Jubainville (*Mémoires de la société de linguistique,* 3' année) a signalé que l'idée de l'Océan dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* n'est d'origine ni grecque, ni indo-européenne, mais phénicienne.

> Il y a chez Homère, dit-il, deux horizons, l'horizon grec et l'horizon phénicien. L'horizon phénicien était immense et dépassait de beaucoup l'horizon grec.

L'horizon grec, c'est celui de l'*Iliade,* l'horizon phénicien, c'est celui de l'*Odyssée,* dirions-nous volontiers.

Signalons que d'Arbois de Jubainville a écrit un ouvrage *La Civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique,* dans lequel il a fait de très intéressants rapprochements entre la primitive histoire irlandaise et les détails fournis par les poèmes homériques, ce qui peut naturellement étayer notre thèse en faveur des rapports non encore signalés entre l'Irlande, voisine de l'Atlantide, ou colonie atlante, et ces poèmes.

Laissant de côté ce qui concerne la partie certainement méditerranéenne du voyage d'Ulysse, nous commencerons nos investigations avec l'île de Circé.

Circé est l'un de ces mots dont l'origine n'est pas grecque. Or, c'est en vieux flamand le mot *kirké, église,* d'origine nordique, d'où viennent l'allemand *kirche* et l'anglais *church.* Et il est curieux de constater que Circé, *la magicienne,* joue le rôle d'une initiatrice, donc d'une *Eglise,* vis-à-vis d'Ulysse, puisque c'est elle qui organise le périple qu'il accomplira.

Où se trouvait l'île de Circé ? Deux thèses s'affrontent; selon les uns c'est un promontoire de l'Italie, et selon les autres, il s'agit d'une île déserte du côté de l'Océan. L'ensemble du contexte semble confirmer cette seconde hypothèse, puisque Circé invite Ulysse « à traverser l'Océan », pour aller à l'île des Enfers.

L'HADÈS. - C'est à cette île des Enfers, demeure d'Hadès, l'une des *trois* îles inaccessibles de l'Océan dont parle Marcellus dans ses

Ethiopiques, que Circé envoie Ulysse. Il faut bien que cette île soit fort éloignée de la Grèce, puisqu'Anticléa, la mère d'Ulysse, lui dit quand elle lui apparaît :

> Mon fils, tu vis encore et pourtant te voici aux brumes du couchant. Ces lieux ne s'offrent pas aux regards des vivants; pour franchir les grands fleuves et leurs courants terribles et cet Océan qu'on ne saurait guéer, il faut un bon navire. Après un si long temps, voguant à l'aventure, ne fais-tu qu'arriver ici de la Troade ?

Descendre aux Enfers, domaine d'Hadès, représente l'accession à une haute initiation (c'est ce que fera symboliquement le Christ), mais toutes les initiations comportant trois degrés, Ulysse ira encore en deux autres îles : l'île de Trinakié et celle d'Ogygie.

Cette connaissance initiatique qu'Ulysse va chercher aux îles Fortunées, à l'île du Soleil Hélios, Elysée, sera celle des sanctuaires d'Eleusis et de Samothrace. Elle a trait à la science d'Hermès, qui donne à Ulysse cette plante mystérieuse nommée *moly.* La possession des secrets d'Hermès, de la science hermétique, était considérée comme donnant l'empire du monde; sa possession nécessitait certaines clefs tenues successivement par Cybèle, par Janus, puis par saint Pierre.

D'après les manuscrits arabes, cette science remonterait à cet Hermès-Enoch dont nous avons parlé. C'est aussi l'opinion des alchimistes grecs comme Olympiodore qui, dans son *Traité sur le Grand-Oeuvre,* invoque l'autorité de Platon, d'Aristote, de Démocrite, de Thalès, de Parménide, d'Anaximandre, etc..., en un mot de toute l'élite de ceux qui firent la gloire de la Grèce.

Il semble bien qu'à l'époque lointaine représentée par les poèmes homériques, il existait une croyance, venue peut-être des Peslages, faisant venir cette science de ces îles mystérieuses où nous voyons Ulysse, dès son arrivée, sacrifier un porc, comme à Eleusis où les cérémonies de l'initiation commençaient par ce rite dont le sens est aujourd'hui perdu. Signalons que le nom du porc ὕς, us, en grec, est le même que celui de la mystérieuse ville d'Ys, située sur le rivage de l'Océan et disparue avec l'Atlantide.

Après ce sacrifice, l'ombre du devin Tirésias apparaît au héros. Victor Bérard signale à ce propos que, dans la Bible, on trouve, lors de l'évocation de Samuë1 par Saül, un mot dont la contexture rappelle le mot Tirésias; c'est le verbe qui signifie « consulter les esprits, le dieu ou les devins », mot composé de trois consonnes D R S, ce qui montrerait encore l'origine non hellène des poèmes homériques. Il est à remarquer que ces consonnes constituent le mot *Drus,* chêne, d'où vient le mot druide.

Très subtile et très juste est aussi cette idée de de Grave (*République des Champs Elysées*) qu'Ulysse, en déclarant à ses compagnons A son retour de l'Hadès, que Proserpine ne lui avait point montré

la tête de la Gorgone, avait voulu prévenir ainsi les questions indiscrètes qui l'auraient obligé, soit à ne pas répondre, soit à trahir le secret auquel les initiés sont tenus.

En effet, la Gorgone, dont le nom contient les trois lettres sacrées R G N, ou Méduse représente la connaissance de la doctrine sacrée; c'est pour cette raison qu'elle forme l'égide d'Athéna. Cette égide, sur laquelle on a fait tant de suppositions, n'est autre en effet que la méduse ou octopode aux bras enroulés. L'octopode, appelée aussi poulpe, se trouve figuré des deux côtés de l'Océan, car c'est un des symboles de la doctrine primitive atlantéenne. Qu'aurait donc été faire Ulysse dans l'Hadès si ce n'était précisément pour y apprendre à percer le mystère de la Gorgone-Méduse ? D'ailleurs, à son retour, Circé le félicite d'avoir subi sa première mort, l'initiation ayant toujours été considérée comme une mort suivie d'une renaissance.

TRINAKIÉ. - L'île où aborde Ulysse après avoir traversé l'Océan, c'est *Trinakié.* C'est la seconde des trois îles, dont parle Marcellus. D'après les traducteurs, c'est l'île aux « trois pointes », ou mieux « l'île du trident » (Pindare, Victor Bérard), bien que le nom grec du trident soit τρίαινα, triaina, et non τρινακ, trinak. Nous sommes donc encore ici en présence d'un nom mystérieux et étranger à la langue grecque. Décomposé, on y trouve les mots : τρεῖς, *trois* et νακος, *toison.* Or, la conquête de la Toison d'Or symbolique est à la base de l'initiation aux mystères.

Mais l'expression *l'île du trident* nous ramène à Poséidon, dieu des Atlantes, dont le trident est le principal attribut. Trinakié, l'île du trident, c'est donc l'île de Poséidon, mais également l'île du Soleil. Car, c'est ici que se place l'un des épisodes les plus mystérieux : celui qui se rapporte à la défense de Tirésias, répétée par Circé, de ne pas mettre à mort les boeufs du Soleil. Ceci rappelle que Mercure, dans la mythologie, est accusé d'avoir ravi les boeufs du Soleil. Il y a là des allusions très nettes à quelque mystère hermétique complètement oublié aujourd'hui; on sait d'ailleurs que le Soleil joue un rôle primordial en hermétisme.

OGYGIE. - Après avoir quitté Trinakié, Ulysse, ballotté *neuf* jours et *neuf* nuits (3), aborde à l'île d'Ogygie, habitée par Calypso.

Ce nom d'Ogygie était appliqué par les Grecs à tout ce qui était antique et fabuleux. Homère l'appelle « le nombril du monde ».

A notre avis, Ogygie serait à rechercher dans l'océan Atlantique

---

3. Le nombre 9 est très fréquent dans l'oeuvre d'Homère. Le siège de Troie dure neuf ans. Des études spéciales ont été faites sur l'importance du nombre dans les poèmes homériques (Voir celle de Roseher).

nord. Dans son étrange traité intitulé *De facie in orbe lunae,* « De la figure que l'on voit dans la Lune », Plutarque nous dit que l'île d'Ogygie était éloignée de la Bretagne (l'Angleterre) de cinq journées de navigation vers *le couchant d'été* et l'astronome Bailly, commentant ce texte dans ses *Lettres sur l'Atlantide,* pense qu'Ogygie, c'est l'Atlantide elle-même. Dans sa *République des Champs Elysées,* de Grave déclare que l'île Ogygie, c'est l'Irlande.

En fait, il semble qu'Ogygie devait être une île dont l'Irlande et l'Ecosse constitueraient les vestiges, ce qui concilierait les diverses thèses précédentes, et que cette île s'identifierait avec l'Hyperborée (Atlantide nord), foyer de la tradition primitive.

L'Irlande, la terre d'Ir, d'Or, ou d'Aor, apparaît comme tout imprégnée de cette tradition. D'après d'anciennes légendes irlandaises rapportées par d'Arbois de Jubainville, les dieux auraient très anciennement quitté le ciel pour venir habiter la terre d'Irlande.

Selon Avienus, l'Irlande, c'est l'antique *Insula sacra* dont parlent les anciens. Aristote l'appelle *Ierné,* l'auteur de l'Argonautique *Iernis* et les Hindous eux-mêmes parlent dans leurs livres religieux d'une île sacrée de l'Ouest qu'ils appellent Hiranaya. En irlandais, elle s'appelle Eirin, Iarin, ou Ir-innis.

Il est bon de se rappeler que Déméter s'est appelé *Déméter-Eirynnie,* et l'on a cherché à rapprocher ce mot du grec ἔρομαι, éromai, *chercher,* et de ἔρος, *eros,* le *désir,* l'*amour;* mais il y a lieu de penser que nous sommes encore ici en présence d'un mot de la langue primitive (4).

C'est qu'en vérité l'Irlande est la terre des mystères; on y célébrait des rites cabiriques identiques à ceux de Samothrace. Strabon (liv. IV) s'appuie à ce sujet sur Artémidore qui vivait cent ans avant notre ère et sur Plutarque qui en parle dans son traité *De defectu oracutum.* Est-ce à dire que les mystères de l'Irlande ont été copiés sur ceux de Samothrace ? Nous ne le croyons pas. Le mot *Cabire* composé de la racine trilitère K B R, appartient aussi à la langue primitive et l'on trouve un mot gaëlique en Irlande, le mot *Cabar,* qui a le sens d'*association,* ce qui évoque bien l'idée de ces antiques groupements d'initiés.

D'ailleurs, Pausanias appelle les Samothraces une « colonie de réfugiés »; de même Diodore de Sicile (liv. IV) dit que les Samothraces étaient une colonie étrangère. La priorité de ces mystères nous semble donc bien appartenir à l'Irlande. Il est d'ailleurs évident que l'Irlande, si nous adoptons l'hypothèse de l'Atlantide hyperboréenne, a dû conserver l'institution des mystères d'Ogygie vers laquelle Ulysse, qui, répétons-le, est à la recherche de l'initiation, dirige la proue de son navire.

---

4 Est-ce par hasard que le mot *Inri* placé au sommet de la croix du Christ, est le retournement du mot *Irin* ?

Si nous considérons, d'autre part, la racine *Og* ou *Ok* d'où vient le mot Ogygie, nous la trouverons en celte et en sanscrit, avec la signification *fort, plein de vie* (5). Cette racine se retrouve dans le nom du dieu Ogmi des Celtes et dans le nom de l'ancienne écriture irlandaise, dite écriture oghamique. On la trouve aussi dans le mot Ὠκεανος, *okéanos, Océan;* l'île d'Ogygie est donc une « île océanne », et c'est la traduction de M. Victor Bérard. Dans les anciennes traditions, il existe le souvenir d'un déluge d'Ogygès; ne serait-ce pas celui de la disparition de l'Atlantide ?

Le dieu Ogmi, ou Ogham, a plus d'un point de ressemblance avec Hermès. On lui donnait l'aspect d'un vieillard aux longs cheveux blancs, *possédant la tradition sacrée.* Il était parfois représenté comme Hercule, revêtu d'une peau de lion et armé d'une massue; de sa bouche partaient des chaînes d'or et d'ambre qui aboutissaient aux oreilles d'un groupe d'hommes qui le suivaient, allusion transparente à l'initiation orale.

Quant au terme de *nombril du monde,* Ὀμφαλος, omphalos, dont parle Homère, il semble bien s'appliquer aussi à l'Irlande où l'on vénéra à Ushnagh pendant de longues générations une pierre sacrée, un *omphalos,* qui était oint d'huile, et dont la signification était inconnue des non-initiés. C'est cette pierre qui se trouve aujourd'hui enchâssée dans le fauteuil de couronnement des rois d'Angleterre. Il existait un autre *omphalos* à Delphes, ancien sanctuaire poséidonien, devenu celui de l'Apollon *hyperboréen.*

Puisque Ogygie est l'île de Calypso, il reste à chercher d'où vient le nom de Calypso. Ce mot vient du grec καλύπτω *voiler, cacher,* ce qui convient fort bien pour représenter une doctrine des mystères. En outre, " καλλος, veut dire *beauté,* et ὕφος, *sommet;* l'ensemble donne *sommet de la beauté,* et la doctrine primitive est en étroits rapports avec la beauté (6).

Une autre étymologie serait celle qui verrait dans le mot Calypso : κάλλος ὄφ, *callos Ops.* La déesse mère des irlandais portait ce nom de Ops dont Raoul Pictet (*Culte des Cabires*) dit : « Je ne sais comment interpréter ce nom d'Ops qui était des plus révérés de la déesse et se trouve inscrit dans la fameuse caverne de New Grange. » ὄφ a deux significations : *parole* et *visage* ou *vue;* Calypso peut donc vouloir dire *la belle parole, le beau visage* ou *la belle vue,* tous sens ayant une haute portée. Ops, Ups ou Yps, ce qui est la même chose, et d'où vient le nom de la vieille capitale scandinave *Upsal,* sont des mots composés avec une unique consonne, le psi, Ψ qui, par une singulière coïncidence a la forme du trident de Poséidon.

---

5. *Cf.* Raoul PICTET, *Des affinités des langues celtiques avec le sanscrit.*
6. *Cf.* Paul Le Cour : *Le septième sens,* L'Aisthésis [N.D.L.R.).

Calypso serait en définitive Déméter elle-même, la grande déesse qui présidait aux mystères d'Eleusis, comme Poséidon, son époux, à ceux des Champs-Elysées, et ainsi apparaît peu à peu la grande et magnifique unité de la tradition poséidonienne. Une nouvelle confirmation de ces idées peut être déduite de ce que l'*Opis* de la Thrace adorée à Ephèse comme *Magna Mater* était surnommée *l'hyperboréenne.* (D'après Raoul Pictet, *op. cit.*)

D'autre part, cet auteur signale que l'on a trouvé dans la caverne de New Grange, en Irlande, le mot *Sibhol;* or, dit-il, rien dans les langues celtiques ne se rapproche de ce nom. En hébreu, ce mot signifie *épi* et c'est un épi que l'on trouve dans la main de Déméter comme dans celle de la Vierge céleste des anciens atlas astronomiques.

Ce serait donc vers l'Atlantide nord ou Hyperborée, le grand foyer spirituel du monde, qu'Ulysse aurait dirigé son vaisseau après avoir abordé l'Atlantide sud située face aux colonnes d'Hercule et y avoir passé les premiers degrés de l'initiation. Maintenant, près de Calypso, c'est le secret de l'Elixir de Vie qui, selon la déesse, lui assurera l'éternelle jeunesse, qu'il va chercher, et dont le sens se trouve dans la racine *og* ou *ok.*

Calypso a pour demeure, une célèbre caverne située au bord de la mer, et dont la description, dans l'*Odyssée,* est particulièrement symbolique. Et l'on sait quel rôle important la grotte et la caverne jouent dans les mystères. Cette grotte fait penser à la célèbre grotte de Fingal, que l'on trouve en Ecosse, sur le bord de la mer, dans les roches basaltiques d'Antrim.

L'ILE D'EOLE. - Qu'est-ce aussi que cette île d'Eole qui flotte sur les eaux dans le récit d'Homère ? Qu'est-ce que cette outre, faite de la dépouille d'un boeuf de neuf ans, remplie de vents, donnée à Ulysse ? Il semble bien qu'il y ait là encore de mystérieux rapports avec l'alchimie. On trouve en effet dans l'ouvrage intitulé : *Les Entretiens du roi Calid et du philosophe Morien,* le passage ci-après :

> L'Elixir ne pouvant être reçu que par un corps qui ait été bien nettoyé auparavant, et qui n'ait nulle mauvaise odeur, afin que la teinture en paraisse plus belle... faites que la fumée rouge prenne la fumée blanche... étant mêlées, mettez-en environ le poids d'une livre dans un vaisseau, qui soit épais, que vous boucherez exactement avec du bitume. Car, dans ces fumées, il y a des vents renfermés, lesquels, s'ils ne sont retenus dans le vaisseau, s'échapperont et rendront tout le magistère inutile.

Et la pierre du Corbeau, dont il est question dans *L'Odyssée* (XIII, 405) fait également penser à certaines opérations alchimiques où ce

mot corbeau joue un très grand rôle. Pensons aussi à cette pierre noire (le mot corbeau est associé à l'idée de la couleur noire) qui fut à l'origine celle des figurations de Cybèle-Déméter.

*
* *

Résumons-nous : les poèmes homériques renferment des sens cachés. *L'Iliade* et *L'Odyssée* constituent sinon intégralement des traités d'alchimie, comme le pensait au XVIIIe siècle le bénédictin Pernéty, du moins des Oeuvres allégoriques renfermant des allusions très nettes à cette initiation à la science d'Hermès-Enoch que toute l'antiquité recherchait. De plus, ils incitent à penser que cette science provenait des îles mystérieuses du couchant situées dans l'Océan au-delà des colonnes d'Hercule : îles Hespérides, îles consacrées à Hadès, à Poséidon, vieilles divinités importées en Grèce par des envahisseurs inconnus à une époque indéterminée, mais qui semble être le quatrième millénaire avant notre ère, lorsque le bronze apparût en Méditerranée.

Comme la *Genèse* moïsiaque, la *Théogonie* d'Hésiode, l'*Enéide* de Virgile, *La Divine Comédie* de Dante, l'*Evangile* et l'*Apocalypse* de saint Jean, ces poèmes renferment des reflets de la primitive tradition, et c'est ce qui fait leur éternelle jeunesse.

« Les siècles passeront, mais mes paroles ne passeront pas », est-il écrit dans l'Evangile. Cette phrase reste vraie pour tout ce qui renferme les enseignements traditionnels venus du Verbe créateur depuis l'origine de la grande religion qui compte déjà plusieurs milliers d'années d'existence. Est-il besoin de rappeler que cette idée du Verbe se trouve exprimée ou figurée symboliquement dans les religions d'Égypte, de Gaule, de l'Amérique centrale, etc., et que le mot Homère veut dire « la Parole » en hébreu.

Se contenter de voir dans *L'Odyssée* un jeu poétique ou un guide du navigateur à travers la Méditerranée, ou considérer le trident magique de Poséidon comme un simple instrument de pêche, c'est voir l'écorce de l'Arbre de Vie, sans la soulever pour en découvrir l'*aubier*.

A l'heure où les pays d'Occident ne savent pas s'unir devant les menaces de toutes sortes, ces poèmes nous montrent aussi le lien qui unit les peuples de l'Océan et ceux de la Méditerranée, l'humanisme celtique et l'humanisme gréco-latin. Mais cette grande leçon, nous sommes presque seuls à la proclamer. Hélas, qui nous entend ? N'est-ce pas le cas de rappeler la parole du Psalmiste : *Clamavit in deserto* ?

Paul LE COUR.

Homérologie Insolite

par Eugène CANSELIET.

Afin que je dise ce que je sens, il me semble qu'Homère n'ait été rien d'autre que l'astre et l'admirable puissance de l'oracle caché. (Zacharie BOGAN, *Epître au Lecteur.*)

Ut dicam quod sentio, mihi videtur Homerus fuisse nihil aliud quam Sydus & occulti miranda potentia fati. (*Zachary Bogan,* Epistola ad Lectorem.)

Homère ne serait-il pas cet homme aussi vieux que le monde, sans patrie ni père, que Michel Maier a représenté sur la quarante-deuxième image de son *Atalanta Fugiens* et qui s'y applique à mettre exactement ses pas dans les empreintes laissées par une jeune femme, dans le sable du chemin ? Le paysage est nocturne, et bien que le pérégrin ne soit pas aveugle, il y voit si peu que, soucieux de ne pas perdre son guide féminin et de maintenir rigoureusement sa marche sur lui, il s'est muni de lunettes, d'une lanterne et d'un bâton.

Homère aurait reçu son nom à cause de la cécité qui le frappa après une longue maladie des yeux. Ὅμηρος, Oméros, en effet, signifiait *aveugle,* à Cumes où il serait né, en Eolide, et qu'il ne faut pas confondre avec Cumes de Campanie rendue célèbre par l'antre de la Sibylle. Cela est-il exact et uniquement valable ? Nous ne le pensons pas, surtout à l'égard de l'étymologie et d'autant qu'un terme voisin, dans la langue poétique, ὁμήρης, omérés, offre indifféremment l'acception d'*époux* ou d'*épouse,* en changeant de genre. Or, nous avons encore une autre origine du substantif Homère, notée voici bien longtemps, qui vient à l'appui de notre premier alinéa et que le loisir nous manque, hélas ! d'aller vérifier, à la Bibliothèque nationale, tout au moins dans le *Thesaurus graecae linguae* d'Henri Estienne. Il s'agit du verbe ὁμαρω, omarô, en ionien ὁμηρω, omérô, qui veut dire *j'accompagne, je guide.* En tout cas, nous nous référons, en ce lieu, à la grande autorité d'Alexis Chassang de qui nous ne prônerons jamais assez, auprès des hermétistes, le *Nouveau Dictionnaire.* L'érudit professeur y décompose ὅμηρος, oméros en ὁμός, (semblable, égal, commun) et ἀρω, arô (attacher, ajuster, adapter), tandis que l'adverbe, cette partie du discours qui justifie si bien son nom, tandis que l'adverbe ὁμόσε, omosé, disons-nous, précise *vers le même lieu, dans la même direction.*

Le philosophe, l'alchimiste, s'identifie avec sa matière, avec son mercure dont les traités proclament souvent qu'il est l'artisan unique du Grand Oeuvre. C'est l'arcane de base voilé, à l'origine, par la légende d'Homère, « qui avait d'excellents yeux » et ne devint aveugle qu'à Colophon, dans l'âge adulte où, pour le plus grand nombre, la lumière de la simplicité et de l'innocence, peu à peu, a fait place à la carence spirituelle du savoir frelaté. Sur le plan de l'Oeuvre, d'autre part, κολοφών, colophon, est le faîte, le sommet, la *tête,* enfin, puisque C. Alexandre ne craignit pas de proposer interrogativement, pour ce vocable, la racine simple κεφαλή, képhalé. Nous avons alors le *caput mortuum* des alchimistes, la *tête morte,* dans laquelle règne, avec les épaisses ténèbres, la plus grande confusion.

Dans une épître à son cher Mélésigènes, le philosophe grec Findrius écrit :

« ...Je vous avouë que j'ay d'abord esté surpris du nom d'Homere que vous avez pris dans vos deux poëmes, mais ma surprise n'a pas, esté de longue durée, lorsque j'ay fait attention au sujet qui vous avoit engagé a composer ces deux poèmes. J'ay compris que vous avez pris le nom du sujet philosophique avec d'autant plus de justesse que de mesme que vous estes l'auteur de ces deux poèmes, le sujet philosophique est l'auteur de tout ce qui se fait dans l'Oeuvre. Vous lui donnez le nom d'Homere qui signiffie un homme privé de la veue, et cela avec une égale justesse, parce que notre sujet a effectivement besoin de conducteurs... »

Nous extrayons ce passage du ms. 14793 (Biblioth. nat.) qui est intitulé *La Medecine universelle* et qui forme, avec deux autres ouvrages également très copieux, le *Recueil de plusieurs manuscrits sur le Grand Oeuvre, traduits par un Adepte, sur les originaux qui se trouvent dans differentes bibliotheques de sçavants du Levant.* Le volume contient des figures que Findrius signale à Mélésigènes en terminant:

« ..., adieu lorsque vous serez las de votre désert, vous me trouverez a Smirne ou vous verrez executés en marbre, les hieroglyphes que j'ay joint au traité que je vous envois. »

*

* *

En même temps que la vision des choses, le poète de l'*Iliade* perd donc le nom de *Mélésigènes* qu'il avait reçu, en venant au monde, sur la rive du fleuve *Mélès.* Sa mère Crithéis (Κριθείς, participe aoriste de κρινω, κρινῷ, à la voix passive : *ayant été choisie*) était une jeune fille et son grand-père Ménalopus Μένη, Méné et λοπός, lopos : *la lune écailleuse*) venait de la *Magnésie* qu'il ne faut pas entendre par la Thessalie ancienne ni même l'oxyde de magnésium, mais par la substance mystérieuse mise en question (ff° 1 à 11 v°), dans le ms. 2017

(XVe s.) de la Bibl. nat. : *Cy commenche la Magnesie de l'Archistrant sur le fait de la Grant Pierre.*

Au même recueil, deux traités suivent immédiatement, qui se rapportent au même sujet. Le premier est annoncé : *Sensieut une aultre Magnesie* ; le deuxième, qui a pour titre, *Liber Manesis,* présente, dès l'*incipit,* une brève définition :

« En la magnesie est l'esperit muchie (caché) taindant et coulourant treffort lequel nous demandons pour coulourer et taindre, »

Rue de Richelieu encore, dans le ms. 14012 (ff° 65 à 73), nous retrouvons, en cursive du XVIe siècle, le texte que nous avons signalé ci-dessus, avec une curieuse variante quant au ternie paraissant bien synonyme d'alchimiste : *Archiquistam sur la Magnesie des Philosophes.*

Les renseignements biographiques, que nous interprétons, sont tirés de la *Vie d'Homère,* respectivement écrite par Hérodote et par Plutarque. Certes, nous savons que l'authenticité de ces deux livres est farouchement contestée, mais nous connaissons non moins bien, dans ce sens, l'argumentation de l'Ecole, trop vétilleuse et partiale pour devenir solide et concluante. Il est si simple et si conforme au *sens commun* de juger que ces récits ne sont que le fruit de l'imagination, qu'un tissu de fables et d'extravagances ! Evidemment, la Vérité alchimique, avec le Merveilleux, s'est installée en détails, par le truchement symbolique, dans l'existence de l'Adepte, et d'autant mieux que celui-ci fut, peut-être, la personnalité fictive d'un consensus de Philosophes soucieux d'assurer la continuité traditionnelle. C'est ainsi que, dans une version latine de Plutarque, *à Bâle, par Jean Rhellican* (per Ioannem Rhellicanum, Basilae, 1537), nous trouvons le sentiment d'Aristote; au 3e livre de sa *Poétique,* à l'endroit d'*Homère fils d'un Dieu et de Crithéis* ; Homerus Dei cujusdam & Critheidis filius :

« *Dans l'île Io, -- alors que Nélée fils de Codrus établit la colonie ionienne, -- était une jeune fille du pays fécondée (l) par un génie ami des Muses. Et comme il l'avait souillée, à cause du ventre, devenue grosse, elle partit dans la petite région nommée Egine.* »

« In Io insula, -- quo tempore Neleus Codri filius ionicam coloniam deduxit. -- puellam quandam indigenà à daemone quodam Musarum familiari impregnatam : & cum eam facti puderet, propter uterum, quem gerebat in regiunculam nomine Aeginam concessit. »

*
* *

Il n'est pas douteux que des apports successifs ne vinrent grossir le dépôt initial, selon que, d'ailleurs, la philologie l'a établi très doc-

---

1. Pour ce participe passé, Du Cange se montre plus expressif et terre à terre; vide *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis* in hac voce.

tement. Cette science a parfois des vues qui, involontairement, par la seule force de la Vérité, rejoignent nos conceptions révolutionnaires, ainsi qu'en témoigne, sous la plume de Victor Bérard, ce passage de la préface à l'*Odyssée* publiée par *la Collection des Universités de France* :

« J'admettrais volontiers que les premiers essais de l'épos en terres helléniques pouvaient ne pas comporter l'écriture : l'aède épique dans l'histoire traditionnelle est un aveugle auquel « la Muse, en lui donnant le chant, a ôté la vue », - et par suite la lecture et l'écriture; Homère lui-même devint dans la légende le vieillard aveugle... »

On ne pouvait mieux, ni plus valablement raisonner en faveur de la transmission orale et du *langage des oiseaux* qui est uniquement basé sur l'assonance et dans le dédain absolu de l'orthographe. De cette *cabale solaire,* cultivée avec tant de profit par notre maître Fulcanelli, Savinien de Cyrano Bergerac déclarait déjà dans *L'Autre Monde; Les Estats et Empires du Soleil* :

« Elle n'est pas simplement necessaire pour exprimer tout ce que l'esprit conçoit, mais sans elle on ne peut pas estre entendu de tous.

Comme cet idiome est l'instinct ou la voix de la Nature, il doit estre intelligible à tout ce qui vit sous le ressort de la Nature. »

C'est ici le lieu que nous conseillions, à qui ne sait pas le grec ou qui ne le lit que difficilement, de s'adresser de préférence aux versions latines des anciens humanistes dont le vocabulaire, dans les deux langues, se montre plus fidèle et plus précis que celui des meilleurs traducteurs du siècle dernier ou du temps actuel. Il est aisé de concevoir que l'esprit des études n'est plus maintenant ce qu'il était à l'époque de la Renaissance et moins encore au moyen âge. Bien que louable en soi; le souci dominant de la perfection littéraire, à savoir, principalement, celui du rythme, se dresse inévitablement en obstacle majeur à la pénétration du sens acroamatique qui, seul, compte pour l'hermétiste et fait l'objet de ses efforts. De ce point de vue, combien s'entendent comme un aveu, ces quelques phrases de Paul Mazon, membre de l'Institut, que nous empruntons au pénultième alinéa de sa lumineuse préface à l'*Iliade,* sans que nous nous soyons livré à un découpage malhonnête et tendanciel, capable de dénaturer la pensée du savant professeur :

« Je me garderai d'exposer en détail les procédés dont j'ai usé... Ils visaient surtout à rendre le mouvement du texte... Pour conserver au récit une démarche plus libre, j'eusse voulu atténuer - plus encore que je ne l'ai fait -- l'importance des épithètes homériques, d'autant que le sens de beaucoup d'entre elles nous est totalement inconnu. »

Bien sûr, nous ne saurions contester la justesse et la valeur du sentiment de Paul Mazon, dans sa recherche de la vie par le mou-

vement, par l'imitation désespérée du débit homérique qui doit à l'expression formulaire sa prestigieuse rapidité.

« Le traducteur, avait dit l'éminent universitaire sur le ton désabusé, dès lors est condamné d'avance à altérer le mouvement du texte original. Il ne met plus en marche des files d'expressions bien alignées, mais une masse trois fois plus nombreuse de mots qui se traînent en désordre. »

Cette attraction propre à Homère, J.-F. Laharpe la subit irrésistiblement, qui, ayant ouvert l'*Iliade* négligée depuis des ans, nous communique son impression devançant le jugement quasi unanime des hellénistes modernes :

« Je suivais, sans pouvoir respirer, le poète qui m'entraînait avec lui. »

Cadence en *vivace,* dans cette musique très spéciale que le jeune Mélésigènes apprit à l'école de son père adoptif jouant vis-à-vis de Crithéis, le rôle de Joseph auprès de Marie. Légende de laquelle il nous faut bien remarquer, sans dessein sacrilège, qu'elle préfigure, à cet endroit, la scène première du « Mystère » de Bethléem de Juda.

Il importe de noter que l'alchimie, - science universelle, -- était encore désignée par l'expression *art de musique* et que, dans l'antiquité, le vocable musique possédait une signification beaucoup plus étendue que celle qui lui fut conservée dans les temps historiques. Quant à l'acception, qui englobait presque toutes les branches du savoir humain, Aristide Quintilien, traduit par Marc Meibom, déclare :

« *Mais nous la proposons plus parfaitement et convenablement == La connaissance de ce qui convient dans les corps et les mouvements;* Nos verdô perfectius propositoque convenientius = Notifia decori in corporibus & motibus. » (Aristidis Quintiliani, *de Musica Libri III.* Amstelodami, apud Ludovicum Elzevirium, 1652, p. 5.)

Le petit homme (homunculus) que Cyrano rencontre sur l'une des *macules* du soleil, après avoir annoncé au pionnier de l'astronautique (infiniment supérieur à Jules Verne) qu'il y a un Vrai dans les sciences, continue son propos : « De mesme dans la Musique ce Vray ne se rencontre jamais que l'âme aussi-tost soulevée ne s'y porte aveuglement. Nous ne le voyons pas, mais nous sentons que Nature le voit; et sans pouvoir comprendre en quelle sorte nous en sommes absorbez, il ne laisse pas de nous ravir, et si (ainsi) nous ne sçaurions remarquer où il est. »

*
* *

Toujours selon Hérodote, à qui Strabon ne craignit pas de se référer, Mélésigènes prit la direction des cours de son beau-père *Phémius,* quand celui-ci mourut : φῆμις, ιος, Phémis, ios, *discours tenus en assemblée.* Parmi les *étrangers,* recevant cet enseignement

oral avec assiduité, se trouvait un capitaine de navire, fort instruit, du nom de *Mentès* (à rapprocher de μάντης, mantès, devin, prophète), qui se lia avec Mélésigènes et l'emmena en de fructueux périples, puisque devant bientôt *réfléchir* l'initiatique aventure du père de Télémaque. Navigation non moins singulière que celle des *Voyages de Gulliver,* dus à l'incroyable génie de Jonathan Swift et desquels nous avons fourni quelques explications dans les *Cahiers du Sud* (n° 344), à la faveur d'un « fronton » en hommage au célèbre écrivain anglais. Ainsi, sur l'initiative de Jean Richer, spécialiste des questions nervaliennes, nous avons eu le double plaisir de figurer, en sa compagnie, auprès d'Emile Pons, professeur au Collège de France, et de faire écho à l'allusion de Fulcanelli, dans les *Demeures philosophales,* quant au savoir hermétique du Doyen amoureux, étrange et solitaire.

L'île de *Laputa,* du troisième voyage, de laquelle nous ne reprendrons pas ici l'étymologie scabreuse, renouvelle différemment le symbole alchimique de *Délos,* où Ulysse, près de l'autel d'Apollon, admira, dans l'extase, ce palmier s'élevant soudain du fond de la terre vers le ciel, toujours jeune et fleurissant; enfin le plus merveilleux qui eût jamais été. (*Odyssée,* VI, v. 160 et suiv.) A *Délos* Δῆλος),
devient *apparent, manifeste,* ce qui était *couvert, caché, voilé* dans Calypso (Καλύψω) recélant, à l'extrémité du monde et au sein d'une antique forêt, la grotte profonde habitée par la fille d'Atlas. (*Odyssée,* V, v. 55 et suiv.). C'est la caverne d'Hermès, que Limojon de Saint-Didier fit dessiner et graver pour son *Triomphe Hermétique* (2), « *et auprès des sources du fleuve Mélès, aux eaux les plus charmantes, l'antre au fond duquel on rapporte qu'Homère composa ses poèmes;* et juxta fontes (fluvius Meles, aqua amoenissima) antrum, in quo poemata composuisse Homerum, perhibent (3) ».

Fidèlement assisté de Minerve, Ulysse est l'incarnation de *l'artiste* sage et discret, que Fabius Planciades Fulgentius (Fulgence), au second Livre des *Mythologiques* (Mythologicarum), dénomme le *pèlerin,* le *passant universel.* Avec Pénélope, Ulysse s'est pourvu d'une épouse vertueuse et fidèle qui ne laisse pas de rappeler, à l'égard de Nicolas Flamel, la chaste et patiente dame Perennelle des *Figures Hiéroglyphiques* (4).

---

2. Ce précieux traité a été réédité par *Atlantis* : n°s 191, 193 et 195 du bulletin et tirage à part.

3. *Les Dix Livres de Pausanias sur toute la Grèce..., par le traducteur Abraham Loescher. A Bâle, de l'atelier de Jean Oporin, en l'année, de l'humain salut 1550, au mois d'août. Achaïques, livre septième,* p. 201 B: Pauaniae de tota Graeca Libri decemm... Abrahamo Loeschero interprete. asilae
ex officina Ioannis Oporini, anno salutis humanae MDL, Achaica, liber septimus.

4. Conférer *La Tour Saint-Jacques,* n°s 2 et 3.

Union parfaite que la mort même ne saurait briser et qui est la projection, sur le plan humain, du mariage, topiquement occidental, des protagonistes minéraux du Grand Oeuvre. Basile Valentin, de l'Ordre de Saint-Benoît, en disposa la scène, à la fois profane et religieuse, sur la sixième des figures symboliques qui complètent chacune de ses savantes *Douze Clefs de la Philosophie* (Editions de Minuit, 1956).

*
* *

Les alchimistes et les Adeptes (5) ont souvent dépeint leur matière comme un être d'extraction commune et vile, d'aspect misérable et repoussant. Si l'on considère que notre poète voile, pour sa part, certaines particularités extérieures du sujet physiquement déshérité, on ne sera point trop surpris que les écrivains grecs aient désigné Homère par la périphrase qui suit et qui apparaît, de prime abord, quelque peu désobligeante : ὁ τυφλὸς και κυφός ἀνήρ ; *l'homme aveugle et bossu.*

Croira-t-on que ces quelques mots suffirent à lancer des auteurs sérieux, voire savants et réputés, dans l'étude scientifique et médicale du cas pathologique de l'aède qui fut, par eux, considéré comme la victime infortunée de tares congénitales et physiologiques ? Les conditions, pour le moins anormales, de sa prodigieuse naissance, telles que nous les transmirent Hérodote et Plutarque plus au long et précisément que quiconque, ne pouvaient manquer, en dehors de toute explication ésotérique, d'amener les « spécialistes » à la conclusion clinique qui s'imposait logiquement :

« L'existence de gibbosités rachitiques ne doit pas nous étonner chez un sujet dont les antécédents et l'histoire de la famille ont été si propices à la dégradation constitutionnelle. »

Voilà ce que déclare le docteur Albert de Keersmaecker dans *Le Sens des Couleurs chez Homère* (Bruxelles, 1883), qui, néanmoins, ne découvre rien de probant dans les chants immortels de l'illustre « hérédo », quant à la désignation des couleurs, bien que règne, en plusieurs passages, « une confusion apparente ou réelle ». Donc pas de dyschromatopsie absolue, et W.-E. Gladstone, lui-même, s'est trompé en voulant qu'Homère ait confondu la peau verte des ophidiens avec la couleur rouge qui est celle du signe marquant le dragon, au vers 308 de l'*Iliade,* II. Pour nous, le rapsode initié a tout bonnement surchargé l'hiéroglyphe monstrueux du mercure, afin d'en rappeler la partie sulfureuse, infime et secrète. Tout cela n'empêche que nous comprenions très bien que l'homme d'Etat britannique et

---

5. L'Adepte, comme le veut la signification même du latin adeptus, est l'artiste qui a réussi le Grand Oeuvre, qui a reçu le Don (Vide *Glossarium Cangianum*).

l'éminent ophtalmologue en particulier, soient demeurés fort perplexes devant certaines étrangetés chromatiques; par exemple, vis-à-vis de l'injonction que Ménélas lance aux Troyens :

« Amenez deux agneaux; l'un blanc, l'autre noir, pour les sacrifier à la Terre et au Soleil. » (*Iliade,* III, v. 103).

Suivant la disposition du texte, l'ordre qui en découle, l'agneau blanc est offert à la Terre et le noir au Soleil, nonobstant l'éclatante lumière de l'astre, s'inscrivant en faux contre une telle correspondance. Celle-ci, pourtant, se justifie par le passage de la *Nouvelle Lumière Chymique* du Cosmopolite, que nous avons commenté, en renvoi, dans notre traduction des *Douze Clefs* de Basile Valentin déjà citées supra :

« Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs. Comme, par exemple, les yeux du vulgaire voyent que le Soleil est chaud : les yeux des Philosophes au contraire voyent plustost que le Soleil est froid, mais que ses mouvements sont chauds. »

*
* *

Serait-il possible qu'Homère se fût inspiré de l'Ancien Testament pour différentes parties de son oeuvre poétique ? Nous ne saurions en décider, surtout à cause de l'incertitude chronologique, et lors même que se révèlent, à l'examen, de troublantes similitudes. De ce point de vue, Zachary Bogan bâtit un livre, peut-être trop systématique, dont voici le titre en entier :

« *Homère hébraïsant, ou Comparaison d'Homère avec les écrivains sacrés quant à là règle de discourir. A Oxford, H. Hall compose aux dépens de T. Robinson,* 1658; Homerus ἑβραίζων, sive Comparatio Homeri cum scriptoribus sacris quoad normam loquendi, Oxoniae, excudebat H. Hall, impensis T. Robinson (6). »

Il est certain que l'imitation ne découle que de l'allégorie du processus invariable d'opérations philosophiques et universelles. Voyons le XIVe livre de l'*Iliade,* qui illustre spécialement l'immuabilité de l'alchimie. Junon y développe son adroite machination qui vise, en neutralisant la puissance de Jupiter, protecteur des Troyens, à donner la victoire aux Grecs. Semblablement, au *Livre de Judith,* la veuve austère et belle trompe-t-elle Holopherne, afin d'assurer le salut de Thulie assiégée. Pour plaire au maître de l'Olympe, Junon s'ablue d'ambroisie et se frotte d'une huile céleste; pour séduire le général de Nabuchodonosor, Judith « se lave le corps et s'oint de myrrhe

---

6. A ce travail d'étourdissante érudition, nous avons emprunté la phrase dont nous avons fait notre épigraphe et dans laquelle Bogan introduisit un vers de Junius Juvenal : le 200e de la *Satire* VII.

précieuse »; l'une se frise, l'autre se peigne. Junon se vêt d'une tunique divine et pince ses auricules de boucles étincelantes; l'héroïne juive « se couvre des vêtements de sa joie » et orne ses oreilles de pendants délicats. Toutes deux, enfin, se chaussent de somptueuse manière.

Nous n'entreprendrons pas l'interprétation expérimentale du stratagème, pareillement galant et perfide, de la divinité mythologique et de l'impitoyable descendante de Ruben. La place nous fait défaut, et nous aurons bientôt atteint, sinon dépassé, les douze pages accordées pour notre copie. Il va donc falloir que nous tournions court, dans ce sujet qui exigerait tout un livre et, par là même, se montre peu susceptible d'un résumé parfait. Pour revenir au point où nous l'avons laissé, ce n'est pas, d'ailleurs, que nous répugnions à parler de l'*athanor* qui demeure la pièce maîtresse du laboratoire alchimique, puisqu'il abrite, dans son nid, l'oeuf à couver et que se développe, en son sein, la phase principale et décisive de la philosophale élaboration.

Homère, en un court poème que recueillit Hérodote, invoqua la protection de Minerve sur l'appareil mystérieux de l'ultime coction, portant à l'identité le labeur de l'alchimiste et celui du potier :

« Potiers, si vous m'accordez la récompense promise, je vous chanterai .ces vers. Accourez à ma voix, Pallas; protégez ce fourneau. Que toutes les cotyles, que toutes les corbeilles se couvrent d'un beau noir, soient cuites à propos et rapportent à leur maître un prix considérable... Puissiez-vous, Déesse, m'accorder de croître ainsi en sagesse ! »

Montrant un artisan du XVIIe siècle à son début, lequel travaille au tour, dans un décor d'atelier, Michel Maier, en vers latins que nous traduisons, expose brièvement la portée philosophique de son *XVe emblème* :

Considère que le potier forme ses vases par l'axe rapide de
[*sa roue,*
Pendant que, du pied, il mêle l'argile à l'eau.
Sa confiance réside en deux choses :
Que, par l'art, le liquide tempère la soif des poudres sèches.
Ainsi, plus savant, tu agiras aussi à cet exemple;
Que l'eau ne surpasse pas la terre, ni que la terre ne soit
[*au-dessus* 7). »

*
* *

Auspice quàm celeri figulus sua vasa figuret
Axe rotae, argillam dun pede miscet aquae :
In binis illi est fiducia rebus, ut humor
Pulveribus siccis temperet arte sitim.
Sic quoque tu facies exemplo doctior isto,
Terram aqua ne superet, nec superetur huo.
(*Atalanta Fugiens,* OPPENHEIMII, 1618, p. 69.)

Plutarque nous apprend, dans les *Vies Parallèles*, qu'Alexandre, admirant une cassette d'or, considérée comme la pièce la plus précieuse parmi les trésors pris à Darius, décida que rien de plus inestimable ne pouvait y être renfermé, que son exemplaire de l'*Iliade* revisé par Aristote. Le conquérant macédonien cultivait une admiration sans bornes pour le poète qui, d'après Héraclide, lui apparaissait en songe, sous la figure d'un vénérable vieillard à cheveux blancs. On sait qu'Alexandre le Grand trancha de son épée le lien indénouable de Gordius, ce noeud même que Jean Lallemant, l'alchimiste de Bourges, figura, à profusion, *d'or et coupé,* sur la page de titre de son Livre d'Heures, conservé à la Bibliothèque de La Haye.

Les prodiges successifs, dont Gordius et son fils furent les bénéficiaires, se complètent, pour réunir, dans l'ordre, les principaux faits de la quête hermétique. Ainsi, Midas reçut-il, de Pan, le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchait, de sorte que, s'étant plongé dans le Pactole, il figea aussitôt la masse de ce fleuve en métal précieux.

Homère composa l'épitaphe du roi de Phrygie, laquelle fut gravée sur le monument de Gordius. Le morceau est sibyllin et compense, s'il ne l'efface, le ridicule dont Midas est faussement enveloppé. Hugues Groot l'a traduit du grec, vers pour vers, et nous ne pouvons mieux terminer qu'en le translatant, de la même manière, sur son élégant latin :

Vierge d'airain, je me tiens, consacrée, sur le tombeau de Midas.
Tant que la fontaine lancera ses eaux, tant que l'arbre portera
[*ses feuilles,*
Tant que le soleil et la lune brilleront dans les temples! du feu,
Dans l'immobilité, restant sur ce triste sépulcre,
A tous je dis ceci : Midas est inhumé en ce lieus.

Eugène CANSELIET.

---

8. *Sto sacrata Midae tumulum super aeea virgo.*
Dum fons mittet aquas, dum frondes arbor habebit,
Aetheris in templis dum sol et luna micabunt,
In statione manens super hoc miserabile bustum,
Omnibus hoc edico, Midam hic esse sepultum.

(*Anthologia graeca cum versione latina* Hugonis Grotii, editae ab Hieronymo de Bosch. Umtrajecti (à Utrech), 1797, tomus II, p. 91.)

L'ésotérisme chez Homère

par Ioan DIONYSIOS.

S'il en est quelques-uns qui, avec Jérôme Carcopino ont découvert un ésotérisme dans certains écrits de Virgile - entre autres le fameux mystère de la IVe Eglogue - il n'est personne à ma connaissance, à part, au XVIIIe siècle; un moine de la congrégation de saint Maur : Dom A.-J. Pernety, qui ait fait allusion au sens ésotérique des chants de l'Iliade.

A la suite de ce bénédictin, je suis donc allé rechercher les oeuvres d'Homère qui sommeillaient sur un rayon de ma bibliothèque et je me suis replongé dans le récit de la guerre de Troie.

Bien que des archéologues aient retrouvé ces dernières années, les fondations de cette ville, son existence demeura longtemps assez problématique et les péripéties du fameux siège qu'elle subit sont toujours restées énigmatiques; tenant certainement plus de la fable et de la légende, que de la réalité. Mais sous cette fable contée par Homère avec autant de merveilleux que le sont les récits de Chehrazade à Chehriyar, les Alchimistes découvrent tout le « Grand-Oeuvre ».

Pour nous mettre dans l'ambiance, il nous faut remonter dans le temps, à la fin de l'ère du « Taureau », à l'écroulement de la puissance assyro-chaldéenne fondée par Ninus et Sémiramis, et à la naissance de la prépondérance mondiale de l'empire des Pharaons. Evénement qui fut, comme toutes les morts et les naissances, accompagné de bouleversements cosmiques entraînant avec eux de profondes révolutions sociales. Tous les chefs des Etats, sous la tutelle de Babylone, sentant craquer sa puissance, se révoltèrent pour acquérir leur indépendance, et se battaient même entre eux pour s'approprier le monopole du pouvoir sur leur contrée (Il n'y a rien de changé dans le monde !).

C'est ainsi qu'en Italie, qui se nommait alors Etrurie, deux chefs de provinces se disputaient le pouvoir absolu. L'un de ces chefs se nommait Jasius et l'autre Dardanus.

Ce dernier, qui avait réclamé l'appui du roi de Babylone Ascatade, semble de ce fait l'avoir emporté sur le premier. Mais ne désirant plus rester en Etrurie, il céda son fief à un certain Tyrrhène, fils d'Ato, parent d'Ascatade, de qui il reçut en échange une partie de la Lydie appelée : champs Méoniens, où il s'établit -- avec ceux de ses sujets qui voulurent bien le suivre -- dans une petite bourgade située au pied du mont Ida.

Cette ville se trouvait proche d'un détroit qui porte toujours le nom de « Dardanelles » en souvenir de Dardanus. Mais la ville, où il s'installa et qu'il agrandit, ne portera pour la postérité que le nom de son petit-fils « Tros », qui l'embellit encore. Elle n'atteindra cependant de notoriété que sous le règne de Laomedon, petit-fils de Tros, qui, selon Homère, avec l'aide d'Apollon et de Neptune exilés du Ciel par Jupiter, construisit les murs d'enceinte de la ville célèbre.

Virgile de son côté dans l'Enéide, prétend que ces murs furent édifiés par Neptune :

At non viderunt moenia Trojae
Neptuni fabricata manu concidere in ignes ? (1)

Nous voici en plein mythe. Mais pour l'éclairer, l'étymologie nous apporte ses lumières :

Dardanus vient de δαρθάνω dormir, se reposer.

Et nous devons nous souvenir que, dans l'élaboration du grand oeuvre alchimique, la matière doit avant tout, après avoir été mise dans le vase, rester en repos et sans mouvement, période que les « philosophes » comparent à l'hiver, où la matière est comme morte, où le Mercure se fortifie, où la noirceur se manifeste. Cette matière cependant sous ses aspects de mort, commence à fermenter, à se briser : ἐρεικω (*Ereiko*) et la légende nous dit que le fils et successeur de Dardanus, s'appelait Ericthonius, qui eut à son tour pour fils et successeur : Tros, ce qui nous indique que cette matière brisée, passe ensuite à l'état de dissolution; car τροσις (*trosis*) vient de τιτρώσκω (*titrosko*) et de τείρω) (*teiro*) qui signifie : user, dissoudre.

Ilus (Ιλυς), qui signifie bourbier, nous est donné pour le successeur de Tros, et cela nous dit que la matière dissoute passe alors à l'état de boue. C'est de cette boue qu'Apollon, sous le règne de Laomedon, fils et successeur d'Ilus, va édifier les murs de la cité, parce que la matière commence à se fixer et devenir « Pierre des Philosophes », lorsqu'elle sort de la putréfaction.

Retenons encore que l'étymologie de Laomedon donne : λᾶος pierre, μέδο == je commande; d'où pierre qui commande, ou : qui ordonne à la pierre. Notons aussi qu'alchimiquement Vulcain est égal eu feu, Neptune à l'eau mercurielle volatile et qu'Appollon ou Soleil philosophique, c'est l'or ou partie fixe qui attire à elle les parties volatiles, pour en faire un tout fixe appelé : « Pierre ».

Voilà pour les fondateurs de Troie et les dieux qui les assistèrent. Voyons maintenant ce qui motiva la guerre et le siège que cette ville subit pendant dix ans.

---

1. *Mais n'ont-ils pas vu les murailles de Troie, construites par la main de Neptune, s'écroulant dans les flammes* ? (*Enéide,* liv. IX.)

La source de ce conflit fabuleux a un oeuf pour principe et une pomme pour motif.

La mythologie nous rapporte que Jupiter amoureux de Leda se changea en cygne pour la séduire; qu'elle en conçut deux oeufs. De l'un sortirent Pollux et Hélène et de l'autre Castor et Clytemnestre. Et voilà pour le principe de la fameuse guerre, principe qui se fixera en Hélène.

Voyons maintenant pour la cause, qui comme par hasard se spécifiera en une pomme semant la discorde.

Non content d'avoir séduit Leda, voici que le maître de l'Olympe s'éprend de la déesse Thétis. Mais ayant appris que, suivant un oracle, l'enfant qui naîtrait de cette déesse serait plus puissant que son père, il se décida à marier Thétis au mortel Pelée (Thétis, nous le verrons plus loin, signifie la nourrice et s'assimile par là à Gé, la Terre. Pelée vient de πελὸς = de couleur sombre, noir. De là est venu le mot : « Pélasges ». L'association Thétis-Pelée, donne : la matière noire nourricière.) Thétis furieuse de se voir marier à un mortel contre son gré, jura de se venger, et au festin de ses noces, où Jupiter avait convié le ban et l'arrière-ban olympiens, elle jeta au milieu de l'assemblée, une pomme d'or avec cette inscription : *Pour la plus belle.*

Il n'y eut de déesse en Olympe qui ne prétendît à ce titre, mais par déférence pour Junon, épouse de Jupiter, Minerve, fille de celui-ci et Vénus, née de l'écume de la mer, elles cédèrent la place. Il fallait néanmoins adjuger la pomme à l'une d'elles. Jupiter lui-même ne voulut point décider, après que les dieux dans l'embarras se furent récusés. Il envoya donc les trois déesses sous la conduite de Mercure à un jeune berger nommé Alexandre qui gardait ses troupeaux sur le mont Ida. Ce berger fils cadet de Priam, roi de Troie, qui abandonna par la suite son nom d'Alexandre pour celui de Pâris, devait être seul juge.

Les trois déesses se présentèrent donc au berger, faisant étalage de tous leurs charmes, y ajoutant chacune des promesses flatteuses.

Junon lui offrit : puissance, sceptres et couronnes.

Minerve lui promit la sagesse et la vertu, ainsi que toutes les joies de l'esprit. Quant à Vénus, elle promit à Pâris, la plus belle femme qui fut sur la terre.

Mais, soit que la puissance et la couronne fissent peu d'impression sur l'esprit de notre berger, et que la vertu et la sagesse le touchassent moins que les charmes d'une belle fille, il adjugea la pomme à Vénus qui passait elle-même pour incarner la beauté.

Junon et Minerve, remplies de dépit, jurèrent alors de se venger de leur juge sur son père Priam, roi de Troie et sur cette ville, dont la perte fut alors décidée. Pâris de son côté ne pensait qu'à la promesse de Vénus. Cette dernière, fidèle à sa parole, fit naître l'occa-

sion pour Pâris de se rendre en Grèce, à Sparte, où il rencontra, sur les terres du roi Ménélas, l'épouse de ce dernier, que l'on appelait la « belle Hélène », parce qu'elle passait pour la plus jolie femme de son temps. Ils s'éprirent l'un de l'autre. Pâris enleva Hélène, et ce rapt fut la cause de la guerre de Troie.

Telle est la légende qui veut qu'un oeuf et une pomme furent à l'origine de cette fameuse guerre à laquelle prirent part, outre les Troyens et les Grecs, tous les dieux de l'Olympe.

Voyons à dégager l'ésotérisme voilé sous ce récit fabuleux :
L'oeuf, c'est la vie en germination et en puissance d'être.

Il est ici bien spécifié que cette vie, dès son origine, est duelle. L'oeuf d'où naîtra la belle Hélène, contient également Pollux. Celui de Castor : Clytemnestre.

Pour qu'il y ait vie effective, il faut que cet hermaphrodisme embryonnaire se sépare : que le positif s'oppose au négatif, faute de quoi l'étincelle de vie ne pourrait jaillir. C'est ce que les Alchimistes nous apprennent, quand ils disent qu'il faut que le fixe devienne volatil, et pour ceci que la matière doit se dissoudre c'est-à-dire : se séparer. Que les deux pôles se séparent, mais ne s'éloignent pas l'un de l'autre, car c'est de leur rapprochement que la vie devient efficiente, et c'est alors l'opération inverse où la matière volatile se fixe.

Il est également intéressant de se pencher sur l'étymologie d'Hélène, en laquelle P. Le Cour voyait le « 9 » sacré, qui est ici le jumeau de Pollux : πολὺς - δευχης littéralement : nombreux brillants, tout à fait brillant. Castor vient de Κἀτα - ἀστὴρ littéralement : la contre-étoile, ce qui brille à l'opposé (d'Hel-En). Clytemnestre : Κλυται - μνηστρα signifie : la prétendante célèbre, de Κλυτὸς == célèbre et μνηστὴρ == prétendant.

Nous avons donc bien ici deux antagonismes en opposition, deux lumières opposées, dont l'une a le magnifique éclat du sacré et l'autre, non moins célèbre, qui veut l'éclipser.

Abandonnons pour un instant l'Alchimie avec l'oeuf; nous y reviendrons plus loin. Et abordons maintenant la métaphysique avec la pomme.

Nous savons tous que, dans la légende mythique d'Adam et Eve, elle fut l'instrument de la « chute ». Et nous constatons qu'elle le fut encore dans les origines de la guerre de Troie. Ces deux récits sont en somme deux versions différentes du même enseignement. Car il s'agit bien d'un enseignement ésotérique qu'il convient de découvrir.

Je n'apprendrai rien aux lecteurs d'*Atlantis* en leur disant qu'ayant coupé une pomme en deux, dans le travers, on découvre en son centre le pentagramme pythagoricien, et que ce pentagramme est le signe, de l'homme : l'animal raisonnable doté d'une faculté volitive. Voilà

donc ce qui justifie la pomme - à l'exclusion de tout autre fruit, -- et qui en marque la signification : l'homme avec son libre arbitre.

A peine est-il né, qu'il se trouve lancé dans l'espace temps, et avec l'aide de sa faculté volitive, doit décider de son avenir parmi les difficultés du présent.

Puisqu'il est né « duel », nous l'avons vu, et que, s'étant dissocié, il doit à nouveau se « fixer », il trouve donc deux pôles devant sa faculté volitive.

Cette trinité d'action qui, en se « fixant », devient une tri-unité, dans le conflit olympien, prélude à la guerre de Troie, porte trois noms :

Vénus, la beauté physique, qui personnifie la matière sous ses aspects les plus alléchants, c'est le « Destin » guidé par le seul instinct des sens.

Minerve l'austère, fille de Jupiter, le Dieu des dieux, dotée de toutes les vertus, c'est l'aide spirituelle d'en-haut, opposée aux sens et que nous nommons « Providence ».

Junon, épouse de Jupiter, qui avec lui possède le pouvoir, c'est la faculté volitive.

Cette légende olympienne est bien la même que celle d'Eden, puisque la faculté volitive se laissa aveuglément attirer par le seul instinct sur le chemin du Destin, sans employer le secours de la Providence, pour triompher, à l'instar de Dieu, des difficultés qu'elle pouvait y rencontrer.

Nous allons maintenant retrouver le fil d'Ariane du « Grand-Oeuvre » alchimique, parmi les faits et gestes des héros et des personnages qui illustrèrent la fameuse guerre. Ne pouvant, faute de place, suivre les épisodes qui composent les vingt-quatre chants de L'*Iliade,* nous nous arrêterons au chant final, qui donne la description de ce qui se passe dans les opérations de l'« Elixir » qui est précisément la fin de « l'oeuvre alchimique ».

Achille, après avoir tué Hector, l'a attaché à son char et le traîne autour du tombeau de son ami Patrocle, et veut le garder au lieu de le rendre à son épouse ou à son père Priam.

C'est alors que Jupiter intervient pour calmer la colère de son épouse Junon qui excite Achille, sous prétexte qu'il est fils de Thétis, déesse qu'elle a élevée et nourrie, et de Pelée, l'homme favori des dieux.

Jupiter envoie Iris, aux pieds de rafale, chercher Thétis, pour lui demander d'intervenir auprès d'Achille, afin que celui-ci rende le corps d'Hector à Priam. Pour ce faire *Iris plonge dans l'abîme de la mer sombre, toute pareille au plomb qui, une fois, entré dans la corne d'un boeuf agreste, descend porter la mort aux poissons carnassiers* (Cette mer sombre, c'est la nier philosophique où la matière la plus lourde en dissolution est parvenue au noir.) *Iris trouve Thétis*

pleurant, dans une grotte creuse, entourée de déesses marines. (Thétis c'est la nourrice, la terre philosophique). Elle est assise dans une grotte == le Vase alchimique. Iris représente les différentes couleurs par lesquelles passe la matière, au fur et à mesure que la fermentation et la dissolution s'opèrent. Thétis pleurait == C'est la matière qui se liquéfie.)

Iris lui ayant dit que Jupiter la demandait, elles partirent toutes deux pour l'Olympe, après que *Thétis se fut revêtue d'un voile sombre, comme il n'en existait pas de plus noir que le sien* (Les alchimistes appellent le noir qui survient alors à la matière : noir plus noir que le noir = nigrum nigrius nigro.)

Thétis et Iris sont alors environnées de la mer. (Cette mer, c'est l'eau mercurielle au-dessous de laquelle se trouve la terre comme une île. C'est la sublimation de la matière qui commence.)

Jupiter dit à Thétis d'aller auprès d'Achille et de l'engager à rendre à Priam le corps d'Hector. Elle se rend auprès d'Achille et pendant ce temps Iris va auprès de Priam pour le déterminer à aller avec des présents, en compagnie d'Idée, dans la tente d'Achille. (Cette nouvelle mission d'Iris indique que la matière avant de quitter le noir, reprend encore toute la gamme des couleurs primitivement parues.)

Thétis détermine son fils et de son côté Priam se met en chemin avec Idée (Ιδος == la sueur; car la matière en se dissolvant se couvre de perles, comme un être qui sue.)

Priam s'est muni de présents qu'il offrira à Achille : *douze très belles robes, douze manteaux, douze couvertures, douze pièces de lin, blanc, douze tuniques, dix talents d'or, deux trépieds brillants, quatre bassins, une coupe splendide.* (Est-il besoin d'insister sur ces cinq fois douze vêtements, ces dix talents d'or, les deux trépieds, les quatre bassins et la coupe superbe, qui indiquent assez les opérations successives de l'oeuvre et ses accessoires indispensables.)

En chemin, Priam rencontre *Mercure* que lui a dépêché Jupiter, et qui prend la conduite de son char. (Cette apparition de Mercure nous indique qu'il devient alors conducteur de l'oeuvre et que c'est par lui que les opérations vont alors s'accomplir.)

Il a mis ses talonnières ailées. (Cela indique sa « volatilité » ; le vent le porte avec lui, comme dit Hermès Trismégiste dans sa *Table d'Emeraude.* De ce fait, il réveille ceux qui dorment et endort ceux qui veillent, parce qu'il volatilise le fixe et fixe le volatil.)

Il ouvre les portes et introduit auprès d'Achille, Priam, porteur de ses présents. (Par là nous savons que Mercure est le dissolvant universel, car, en alchimie, ouvrir c'est dissoudre.) Priam baise les genoux d'Achille (le fixe se réunit avec le fixe) et lui offre ses présents. (Nous avons vu ce qu'ils étaient. Ils marquent les différentes

phases, les différentes formes, les différentes couleurs des opérations successives, ainsi que leurs accessoires indispensables.)

Le corps d'Hector est rendu à Priam, après qu'Achille l'a fait laver, parfumer et habiller de deux chemises de lin blanc, apportées par Priam et de la plus belle des douze tuniques. (Cette tunique, la plus jolie de toutes, est de couleur pourpre qui est celle de la dernière phase de l'oeuvre. Blanc et rouge en sont les deux couleurs principales.)

Après s'être entendu avec Achille pour une *trêve de douze jours* dans les hostilités, Priam retourne à Troie avec le corps d'Hector dans son char, toujours accompagné d'*Idée* et conduit encore par Mercure. Puis, il ordonne les funérailles solennelles de son fils. Pendant *neuf jours les Troyens amènent du bois en masse et quand l'aurore du dixième jour apparaît aux yeux des mortels, ils procèdent au convoi de l'intrépide Hector. Ils lèvent son corps en pleurant et le placent au sommet du bûcher auquel ils mettent le feu. A la nouvelle aurore, le peuple s'assemble autour du bûcher de l'illustre Hector, qu'ils éteignent avec du vin « noir ». Puis ses frères et amis recueillent ses « blancs ossements* » (voici pour la dernière fois la couleur} blanche ou l'or blanc alchimique), *qu'ils déposent dans un coffret d'or* (la coupe magnifique) *qu'ils recouvrent ensuite de molles pièces* de pourpre. (C'est la fin de l'« Elixir, la matière est arrivée à sa dernière fixité en passant au pourpre. Le Graal contient le précieux sang.)

Qu'on se penche sur la mythologie grecque, sur celle d'Egypte ou de Chaldée qui la précédèrent; qu'on examine les écrits hébraïques qui annoncèrent et motivèrent l'ère christique, on trouve toujours le même enseignement initial, parce qu'il n'y en a qu'un et qu'il ne peut y en avoir qu'un. Le tout est de le découvrir et de le comprendre, afin de pouvoir le vivre.

Pour n'avoir pas compris qu'il ne faut pas s'abandonner au « Destin » sans le secours de sa « Providence », Pâris se voua au malheur et y entraîna tous les siens.

Il en sera toujours inexorablement de même, chaque fois que l'homme négligera le « Grand-Oeuvre alchimique ».

Ioan DIONYSIOS.

Homère, le Méditerranéen

par Fernand PIGNATEL.

Sept ou huit cents ans avant notre ère, les rhapsodes allaient par le monde méditerranéen chanter les poèmes du divin Homère.

Plus tard, les copistes d'Athènes font des livres qu'on vend partout et, plus tard encore, les Alexandrins révisent ces textes et les répandent puisqu'on a trouvé des papyrii dans les pays les plus divers, jusqu'au Fayoum.

Ces vieux poèmes qui évoquent des époques inconnues révèlent cette humanité lointaine que nous ont rendue les fouilles de Mycènes et de Cnossos.

Soixante générations méditerranéennes ont goûté ce rythme, cette musique de l'hexamètre homérique. Depuis vingt-sept siècles les peuples ont déclamé, chanté, joué au sens du théâtre, cette poésie pétrie de lumière et d'harmonie, rodée par les âges et dont la beauté sonore garde sa magique puissance.

Toutes les villes de « la mer vineuse » possédaient des éditions d'Homère : Marseille, Athènes, Argos, Sinople, Alexandrie, Chypre, Naucrétis. Les rhapsodes traversaient les mers pour dire ces vers imagés, parfumés des senteurs de la mer et des parfums des jardins de Calypso. En chantant L'*Odyssée*, les rhapsodes apportaient des légendes des pays de brumes, des mythes celtiques qui, sortis du secret des forêts du Nord, avaient été transfigurés par les cultures orientales.

L'*Odyssée* n'est pas seulement la relation des voyages ou des aventures d'un héros. Ce n'est pas non plus un poème d'imagination. Cette oeuvre de lyrisme et de grandeur est une synthèse des mystères méditerranéens et des fables qu'on retrouve ici et là en Orient comme en Occident.

Ulysse, c'est l'homme seul devant la Nature, devant la vie, devant les dieux, un homme dans ce monde, mais aussi un homme qui marche et qui agit dans ces supermondes faits de songes et d'hallucinations, un homme de son temps et un homme des temps de rêve, perdu dans un univers créé par un poète, peuplé d'êtres divins et de monstres de cauchemars; un homme imaginé par un visionnaire, sur la route de son destin.

Nul ne peut douter qu'il y a dans la splendide richesse de ce poème un mélange d'idées, de cultes, de mythes qui remontent aux temps les plus reculés et les plus obscurs.

Si l'on trouve dans L'*Odyssée* des idées dont l'origine paraît orientale, il y en a beaucoup qu'on peut attribuer à l'Occident. Il est

certain qu'Homène n'a jamais connu les pays que visite son héros pour la bonne raison que ce sont des pays imaginaires ou symboliques. C'est pourquoi, on peut assurer que nous nous trouvons là non seulement devant une épopée, mais surtout devant un livre d'initiation.

Le voyage d'Ulysse, c'est d'abord l'épopée, une histoire que les rhapsodes chantent dans le palais tandis que le vin doux coule dans les coupes du festin.

C'est aussi une description des épreuves que doit affronter l'homme pour devenir un initié : le redoutable apprentissage du sang-froid, la pratique quotidienne du courage, la résignation devant les tempêtes de la vie, le refus aux chants des sirènes, le culte du devoir alors que la joie l'engourdit dans les bras de Calypso, la ruse devant le mal qu'incarne Polyphème, l'intelligence en face des forces obscures, et l'espérance tenace et invincible dans l'avenir.

C'est là la première face d'un triptyque, celle que nous appellerons l'*image* de l'*initiation.*

Il semble, en effet, que les aventures odysséennes soient présentées comme une oeuvre dramatique devant un miroir à trois faces, chacune de ces faces reflétant l'action avec un symbolisme particulier.

Si le premier miroir nous montre l'*initiation,* le second nous offre *le Voyage de l'âme,* plongée dans le milieu du temps et de l'espace, de la matière et des forces physiques et qui recherche sa véritable patrie, hors de ce monde où elle a été précipitée.

Toutes les traditions possèdent un mythe de l'âme qui aspire à revenir au domaine dont elle est venue. Cette idée a été traduite par Moïse avec une force et une grandeur admirables dans l'image de la chute et cette parole de Dieu s'adressant à Adam chassé du Paradis :

> Seule une douloureuse et préalable contention de ta faculté intellectuelle à travers la matérialité te permettra de parvenir à assimiler la substance vitalisante spirituelle. Cela jusqu'à ton retour à la substance adamique dont tu as été formé, car tu en es, toi, la couronne et tu redeviendras cette couronne (Genèse, III, 19.)

Ulysse symbolise l'âme prise au piège de la matière livrée au jeu brutal des forces, emportée dans le sillage du soleil jusqu'aux bornes de l'univers, poussée vers l'inconnu par les tempêtes, jouet des vents et jouet des flots, dans un décor de cauchemar où les dieux et les déesses dialoguent pour prouver que tous les mondes s'interpénètrent.

L'esprit, petite lumière vacillante, triomphera des éléments déchaînés, vaincra les forces élémentaires, la matière hostile, les monstres que sont la haine, l'envie, la méchanceté, le mensonge, les passions, l'égoïsme, et la violence.

L'âme descendra au séjour des morts, comme le Christ dans le *Credo* des chrétiens, puis libéré comme lui à la lumière, elle ne la

suivra plus vers l'Occident, mais à partir de cette libération, elle ira à la rencontre du soleil vers la patrie qui est la sienne, comme Ulysse quittant Calypso naviguera vers l'Orient ayant l'Ourse à sa gauche.

Tel est le *voyage de l'âme.*

Dans le troisième miroir, nous voyons l'homme devant son destin terrestre, sous le poids des influences planétaires, et par conséquent la lutte contre les forces obscures et celle de l'intelligence contre les éléments.

C'est pourquoi le poète appelle son héros, Ulysse le rusé, Ulysse aux mille ruses.

Ces pays irréels, que constituent les escales d'Ulysse, sont autant d'étapes mystérieuses de la vie de l'homme. Ce roman de voyage, si on peut dire, est un livre religieux chargé de tous les mythes enfouis dans le silence de l'Occident, et riche de trésors inconnus.

Celui qui songerait à repérer les lieux visités par Ulysse commettrait la même erreur que celui qui voudrait désigner l'endroit où Hercule a accompli un de ces douze travaux décrits dans l'Heracleide.

Mais, ici le Soleil n'est plus le héros d'une merveilleuse aventure, écrite en signes d'or dans le ciel ; il s'agit de l'homme qui traversera ces signes et qui gardera l'espérance que la vie n'est pas vaine et que la victoire appartiendra toujours à l'esprit, malgré les cruautés de la nature, et malgré la colère des dieux.

L'Odyssée c'est le poème du Destin.

Où se trouverait le royaume d'Alkinoüs ? Quel est le fleuve où Nausicaa va laver son linge ? Où situer l'île de Calypso ? La « déesse bouclée à la terrible ruse » n'est-elle pas fille d'Atlas ? Où situer l'île des yeux ronds où paissent les chèvres sauvages ? Lieux mystiques qui appartiennent au domaine du fantastique et du sacré.

Ulysse est le voyageur qui cherche à rentrer dans sa patrie, c'est l'homme qui lutte dans le cercle ardent du Zodiaque pour la plus belle aventure, celle d'une vie terrestre, parmi les dangers qu'il doit vaincre.

Comment interpréter autrement que comme un symbole les enchantements de Circé, fille du Soleil et de Perse, la nymphe océanide, qui avec sa baguette rappelle les fées de nos vieux contes ? Peut-on donner un nom à Charybde et Skylla, les deux écueils qui se dressent là où un seul vaisseau, celui d'Argo, a pu passer pour rentrer au pays d'Aietès ?

Quelques-uns diront que l'île du Trident où pâturent en foule les vaches du Soleil est l'Atlantide, ou que Calypso est une druidesse.

Naturellement, le poète a mêlé à son histoire des légendes occidentales, celles du continent disparu ou celles qui disaient l'existence mystérieuse de ces prêtresses, là-bas au bout du monde, où le soleil s'abîme dans l'Océan.

C'est pourquoi, il précise que lorsqu'Ulysse quitte Calypso, « il fixe les Pléiades, le Bouvier et l'Ourse, qu'on appelle le Chariot, la seule étoile qui ne plonge jamais au bain de l'Océan ». Il devait naviguer sur les routes du large en gardant l'Ourse à sa gauche.

Le Soleil l'a conduit jusqu'au mystère de l'Océan qui dévore l'espace et maintenant il retourne vers l'Orient vers ces bords « où l'Aurore a sa maison avec des choeurs et le soleil son lever », à la rencontre des constellations qui brillent sur la grande roue du Zodiaque, et qu'on épelle dans la nuit.

Il fallait à ce chant de rhapsodes, que la lyre rythmait de ses gouttes sonores, un cadre pour les exploits d'Ulysse. C'est sur des réalités que le poète a bâti son symbole de l'homme et du destin, afin que l'auditeur y croie non pas comme à un rêve, mais comme à une histoire vécue.

Car le poète n'oublie pas l'homme avec ses feintes, ses ruses, son courage, ses besoins, ses ambitions, ses souffrances, l'homme qui, s'il possède une âme, possède aussi un corps qu'on rassasie d'amour avec Calypso, dont on satisfait l'appétit dans les festins où le vin coule et où la viande est à foison.

De même, il décrira des paysages, des villes, des palais, des forêts, des montagnes où bondissent les chèvres, pour en faire un décor proche du réel.

Ce poème s'offre comme une tapisserie rutilante de couleurs brodée sur un canevas où semblent passer en transparence et à peine esquissées les ombres du Zodiaque.

Ces signes du Zodiaque sont perceptibles sous le voile des faits fabuleux, comme dans l'Heracleide ou le poème de Nonnus qui chantent le soleil dans sa course royale ou comme dans la légende d'Isis qui raconte le voyage de la Lune à travers les palais de lumière du Ciel.

Ici, c'est l'homme au centre d'un complexe astrologique où la Fatalité écrase l'être, mais où intervient la Providence avec la voix des dieux et où triomphe la Volonté humaine.

C'est le grand drame de l'homme universel dans la nature universelle.

En se penchant sur le poème d'Homère on peut discerner les signes du Zodiaque dans la trame des aventures de son héros.

Les récits chez Alkinoüs débutent par la description du pays des Lotophages qui n'ont pour mets qu'une fleur si délicieuse au goût qu'on ne veut plus quitter ces rivages.

Mais Ulysse pressa ses compagnons de s'embarquer, car l'homme n'est pas fait pour vivre dans les délices de la paresse et des festins, mais pour vaincre la Fatalité inscrite dans les astres et dont la volonté humaine doit triompher avec l'aide des dieux-Providence qui dirigent les destins.

Le voyage commence sur la mer immense vers des horizons inconnus.

On devine au cours du récit les signes du Zodiaque en filigranes vaporeux : *Le Taureau* dans les Taureaux du soleil, *le Bélier* qui permet à Ulysse d'échapper à Polyphème, ce Saturne à l'oeil hagard, *le Capricorne* dans l'île aux chèvres, *le Lion* dans les géants du pays des Lestrigeons, *les Poissons* dans les sirènes, les *Gémeaux* dans Charybde et Skylla, *le Verseau* avec Eole, ses douze enfants, qui par douze portes libèrent les vents dans le monde.

Quand dans l'Heracléide, le soleil Hercule entre dans le signe *du Cancer,* vers l'extrême Occident pour y prendre les pommes d'or du jardin des Hespérides gardées par un dragon, nous songeons à Circé, la magicienne, dans son île océane et à ses maléfices. *Le Scorpion* se trouverait dans l'île de Calypso dont la déesse rappelle la biche aux cornes d'or qu'Hercule a vaincu tout comme Ulysse vaincra Calypso.

L'homme rencontre *la Vierge* en rencontrant Nausicaa sur les bords de la chantante rivière. *Le Sagittaire* c'est Ulysse tendant son arc. *La Balance* c'est la vengeance d'Ulysse. Dans l'Heracleide quand le soleil entre dans le signe de la *Balance,* c'est l'heure où le Centaure lui donnera l'hospitalité, le Centaure qu'il tuera comme Ulysse tuera les prétendants. Et l'Ourse immobile, dans son palais de lumière, n'est-elle pas Pénélope attendant dans son palais de marbre, Ulysse son époux ?

Dans la première image de notre miroir à trois faces, c'est l'homme livré aux épreuves qui lui donneront le secret de la vie, du visible et de l'invisible.

Dans la seconde image de notre miroir à trois faces, celle du voyage de l'âme, on voit celle-ci prise au filet de la matière, cherchant à se libérer pour rejoindre son domaine du non-temps et du non-espace.

Dans la troisième image, c'est l'homme précipité dans ce monde qu'il doit vaincre, parce qu'il en est la pensée, l'intermédiaire entre l'Esprit et les choses, entre la force consciente et la force obscure.

On voit que le miroir à trois faces que nous avions imaginé renvoie le reflet de trois traditions méditerranéennes, celle d'Égypte dans les épreuves de l'initiation au sein des sanctuaires de Thèbes et de Memphis, celle de Moïse, rappelant la Genèse et la chute, dans le voyage de l'âme et celle de la Celtide dans la lutte de l'homme et du Destin, dont on retrouve l'inspiration dans les légendes d'Odin, des chevaliers de la Table Ronde, la Queste du Graal et les chansons des Troubadours.

Tel est L'*Olyssée,* poème d'Homère, le méditerranéen...

Aperçus en bref
sur les livres, les hommes et les idées

Arcanes solaires ou **Les Secrets du Temple solaire,** par Jacques BREYER (Editions de La Colombe). - Service de diffusion : « Histoire et Tradition », 34, rue Godot-de-Mauroy, Paris (IXe).

Paul Le Cour avait prévu que la Tradition primordiale, occultée, serait remise au grand jour pour l'importante Renaissance que constituera l'avènement de l'Ere du Verseau. Aussi, n'avons-nous pas été surpris par la sortie de cet ouvrage, qu'il convient de qualifier d'*exceptionnel* au sens fort du terme.

Précisons toutefois dès l'abord, que ce livre monumental est assez difficile, et en partie déconcertant à la première lecture. Il est en effet nécessaire, non seulement de le lire avec attention, mais même de le relire pour bien peser l'importance de tous les mots. Mais cette critique faite, il convient de saluer dès sa parution, pour le signaler tout spécialement à l'attention de nos lecteurs, ce livre qui nous révèle « *l'Enseignement jusqu'ici réservé aux Sages et qui est l'explication rationnelle de l'univers et de la position de l'homme dans cet univers.* »

Comme le dit fort justement M. Jean de Foucauld, directeur des éditions *La Colombe,* dans la notice de présentation de l'ouvrage : « *Ce que Jacques Breyer veut nous dispenser, c'est à proprement parler, la Connaissance. Mais celle-ci se présente sous un double aspect, l'un horizontal : les traditions transmises de bouche à oreille ; l'autre vertical, qui est l'apanage de certains êtres qui en ont acquis ou reçu le pouvoir. La vraie Connaissance*
se situe à la rencontre de ces deux courants. Elle est symbolisée par la Croix templière... »

Car *Arcanes solaires* nous révèle aujourd'hui la Doctrine archi-hermétique des Grands Templiers *comme ceux-ci l'ont désiré* pour les dates où nous sommes parvenus.

Cet ouvrage révèle notamment l'existence de trois courants traditionnels: de Pierre, de Jean et de Jacques. Cette affirmation ne manquera pas d'étonner bon nombre de personnes disant : « Nous n'avions pas assez de deux Eglises, celle, exotérique, de Pierre; et celle ésotérique, de Jean, voici l'Eglise de Jacques ! » Qu'il me soit permis de rappeler tout d'abord l'un des plus typiques épisodes de l'Evangile : la *Transfiguration.,* Qui Jésus-Christ a-t-il emmené avec lui pour leur confirmer, d'une manière secrète, sa Divinité ? Pierre, Jacques et Jean.

D'autre part, ne commettons pas l'erreur de considérer qu'il s'agit de trois Eglises séparées. Cela constitue en fait une sorte de synarchie, chacun des trois personnages ayant son rôle à jouer. Il n'est pas question, dans l'esprit de l'auteur, de créer une division supplémentaire, mais, bien au contraire, en révélant certains « arcanes », de permettre à la Tradition solaire et christique de retrouver son unité perdue.

Ajoutons simplement, que Paul Le Cour eut vraisemblablement éprouvé une joie immense à découvrir en plein XXe siècle ce merveilleux courant de pensée qui l'aurait confirmé dans la voie qu'il avait choisie et tracée.

Jacques d'Arès.

Gnomologie, par ENEL (Editions Omnium littéraire).

L'auteur (feu le colonel Skariatine) a réuni dans ce livre, des articles parus dans des revues, dont les numéros (pratiquement introuvables), datent parfois de trente années. D'où l'intérêt certain de cette publication. On trouve dans cet ouvrage, des considérations sur l'Initiation, la Magie, l'Envoûtement, la formation d'un Egrégore, des commentaires sur quelques symboles cabalistiques, d'un exemple d'interprétation du sens caché des hiéroglyphes, etc... Les articles traitant de ces diverses questions ont été réunis sous le titre de Gnomologie, mot d'origine grecque, composé de *gnoma* signifiant : preuve, expérience et de *logos*, le verbe, la parole créatrice. Enel, nous précise ainsi par le titre que ce livre est « l'amas d'expériences poursuivies par l'homme à travers les millénaires de son existence qui en constitue les preuves incontestables ». Ce savoir qui a été oublié des hommes, l'auteur le révèle partiellement, en nous avertissant que « les puissances que la gnomologie étudie sont tellement grandes et les conséquences d'un emploi erroné seraient tellement graves », qu'il est compréhensible que l'enseignement donné le soit sous une forme allégorique le plus souvent. Il ne faut pas « jeter des perles aux pourceaux », suivant le dire de l'Evangile lui-même.

Chacun des lecteurs de ce livre trouvera dans cette réunion d'études si variées, au moins un chapitre révélateur, en correspondance de son degré d'évolution spirituelle. Je recommande plus particulièrement, pour ceux qui pourront bien le comprendre et le méditer, le chapitre intitulé « La Sagesse de l'Arôme », dans lequel l'auteur nous montre pourquoi les Anciens réservaient une place primordiale aux parfums et aux fumigations dans l'adoration du Dieu. Vous y apprendrez alors de façon indubitable que parmi nos cinq sens, c'est celui de l'odorat qui est primordial (1).

A. BERGER.

-- Nous avons pris connaissance avec intérêt de l'ouvrage de Serge HUTIN : **Histoire mondiale des Sociétés secrètes.** Ce livre, très documenté est, de plus artistiquement édité. C'est un livre utile par la liste quasi complète qu'il donne des Sociétés secrètes, ou dites telles, ayant existé jusqu'à nos jours; utile aussi par le bref historique et l'exposé succinct qu'il présente de chacune des doctrines et des pratiques qui ont animé ces sociétés. Il peut donc servir de livre de références aux chercheurs désireux de se renseigner sur « les initiations en tous genres » !

Je reprends le propre terme de l'auteur pour regretter, en effet, que ce dernier ait mis trop de genres différents « d'initiés » dans le même sac, si j'ose dire, sans souligner de façon nette les distinctions d'importance qu'il y a lieu de faire entre eux.

On ne peut sans profanation établir de parallèles entre des groupements d'illuminés plus ou moins fantaisistes comme celui d'Ivanoff, pour n'en citer qu'un, et des organismes religieux ressortissant d'une tradition éternelle comme l'Orphisme antique ou le Zenn bouddhiste par exemple.

On ne peut non plus poser sur le même plan la magie noire d'êtres diaboliques ou des sorciers de peuplades dégénérées et le pur idéal des moines-

---

1. *Cf. Atlantis,* n° 161, « Le quatrième sens : l'odorat ».

chevaliers de l'Ordre du Temple, dont la règle fut dictée par un des plus grands saints de 1'Eglise : saint Bernard, et qui furent d'authentiques chrétiens, d'authentiques moines et d'authentiques chevaliers si injustement condamnés -- et avec quelle cruauté ! -- par la cupidité d'un roi et la veulerie d'un pape.

Toute grande religion comporte des mystères, et des mystères qui furent célébrés, avec faste dans les sanctuaires publics, et avec recueillement dans les cryptes réservées, que ce soient les mystères d'Eleusis ou les mystères chrétiens.

Donc, pour finir, j'ai été choquée de voir les officiants de ces mystères mis pêle-mêle, dans un même livre, avec les tenants de sectes déviées, voire même sans réelle valeur.

Et de constater une fois de plus, combien, hélas !, l'hermétisme sacré est malheureusement confondu avec l'occultisme satanique, ce *fléau du monde*, ainsi que disait Paul Le Cour, et dont notre époque est particulièrement saturée pour son plus grand mal.

Ghislaine MARESCHAL.

*
* *

-- Le cahier numéro 13 de la revue **Gaule** (Bulletin de la Société d'histoire, d'archéologie et de tradition gauloises) commémore le *centenaire* de Camille Jullian (né en 1859, mort en 1933), par un article d'Albert GRENIER (de l'Institut), intitulé « Camille Jullian contre l'impérialisme », qui retrace l'évolution psychologique du grand celtisant, d'abord admirateur de Rome, puis amené peu à peu à reconnaître la valeur historique supérieure du peuple gaulois. (26, rue Poncelet, Paris, 3 NF.)

*
* *

-- **Le Tarot, clef de l'hermétisme chrétien,** par Andrée PETIBON, vol. II. « La Cabbale, fille aînée de la science des Nombres », 160 p., Paris Omnium littéraire, 1959.

« Beaucoup d'auteurs, -- lisons-nous au chapitre II -- ont déjà pressenti l'importance du nombre dans le tarot, mais ils n'ont pas assez vu ni souligné le parallélisme et même l'identité, dans ce jeu, entre la lettre juive et le nombre, ni d'autre part, entre ce même alphabet et l'hiéroglyphe humain, celui des gestes et des attitudes.

» Ainsi, conformément au titre de notre livre, nous comptons, non pas répéter, sinon à peine pour les très grandes lignes, ce que d'autres ont dit avant nous, mais tantôt rectifier certains points de vue, tantôt et le plus souvent les compléter par des clefs et des aperçus nouveaux. Les lettres et les attitudes se relient, en effet, au symbolisme des Corporations, et, plus tard, de la Maçonnerie, qui nous en a gardé certaines clefs. »

Le lecteur est averti que ce deuxième volume (de même que le premier), ne peut donner qu'un aperçu fragmentaire de l'entreprise totale (six volumes), qui s'éclairera au fur et à mesure, si ledit lecteur sait faire son profit d'une riche documentation grammaticale et philosophique, qui pourrait sembler aride au profane.

Ivan TOURNIER.

@

NOS RÉUNIONS

Vendredi 29 avril 1960, à 20 heures :

Restaurant *Coquet*, 80, boulevard de Clichy, Paris (XVIIIe)

DINER-CONFÉRENCE MENSUEL

Causerie de M. le professeur Marcel BOULO :

ALCHIMIE ET SYMBOLISME A NOTRE-DAME DE PARIS

Prix du couvert : 8,50 NF. — S'inscrire à l'avance.

o o

Vendredi 20 mai 1960, à 20 heures :

Restaurant *Coquet*, 80, boulevard de Clichy, Paris (XVIIIe).

DINER CONFÉRENCE MENSUEL

Causerie de M. Augustin BERGER :

ARCANE DES APPARITIONS MARIALES DE LOURDES

Eléments d'arithmologie sacrée.

o o

Dimanche 12 juin 1960, à 15 heures :

Salle *Viger*, 129, boulevard Saint-Germain, Paris (VIe).

Conférence de M. Jacques d'ARÈS :

LES TEMPLIERS

leur histoire et leurs traditions.

LE CENTRE DE VACANCES DES AMIS D'ATLANTIS

Comme chaque année, notre *Pignada Atlantis*, « maison familiale » selon l'expression nouvelle, située au bord du bassin d'Arcachon, à Arès (Gironde), sera ouverte du 1er juillet au 15 septembre pour recevoir nos amis et leurs amis.

Rappelons que notre installation comporte des bungalows avec électricité, cabinet de toilette et eau courante, au milieu des pins, et qu'une grande salle à manger aux piliers garnis de symboles, réunit nos hôtes pour les repas.

A côté des joies de la mer, de la forêt et des nombreuses excursions possibles, une importante bibliothèque est à la disposition de chacun pour le plus grand bien de l'esprit.

Tous renseignements utiles à *Atlantis*, 30, rue de la Marseillaise, Vincennes (Seine). Téléphone : DAUmesnil 31.95.

Le Secrétaire général, Directeur de la publication : J. ANJOURAND, dit Jacques d'ARÈS.

5232 - Imprimerie BIÈRE, 18, rue du Feugue, Bordeaux - N° 764 Impr. Dépôt légal : 2e trimestre 1960.

Ouvrages de Paul Le Cour

	Prix :
L'Atlantide origine des civilisations	4 NF
A la recherche d'un monde perdu : *l'Atlantide et ses traditions.*	9 NF
Le septième sens. L'Aïsthésis	5 NF
Dieu et les dieux, présentation par Camille MAUCLAIR (2e édit.)	5 NF
Manifestations posthumes. Illustré de photographies	4 NF
Hellénisme et christianisme (2e édition). *Jésus était-il Juif ?*	3,60 NF
L'Evangile ésotérique de saint Jean	6 NF
Les Epîtres de Paul et les Mystères chrétiens. Préface de Gaston LUCE	5 NF
Ma vie mystique (*Le testament spirituel de Paul Le Cour*)	5 NF

Numéros d' « Atlantis » disponibles

NUMEROS à 1 NF : 126. *Mens agitat molem.* — 128. *Mystes et Mystiques.* — 129. *Petits Mystères.* — 130. *Grands Mystères.* — 131. *Vingt années d'Etudes atlantéennes.* — 132. *Mystères chrétiens.* — 133. *L'Ere atomique.* — 134. *Le Cœur et le Cerveau.* — 135. *Evolution ou Révolution.* — 136. *Les Iles saintes.* — 137. *Le Brahmanisme.* — 138. *Le Bouddhisme.* — 139. *Le Lamaïsme.* — 140. *L'Islamisme.* — 141. *Le Judaïsme et la Kabbale.* — 142. *Le Christianisme.* — 143. *Les Atlantes en Afrique.* — 144. *Solve et Coagula.* — 145. *Celtisme et Druidisme.* — 146. *Magnétisme et Hyperborée.* — 147. *Deus Absconditus.* — 148. *Métapsychisme et Spiritisme.* — 149. *De Poséidôn à Ioannès.* — 150. *A la recherche d'un Ordre perdu : Le Temple et ses traditions.* — 151. *L'Idéal esthétique et l'Education.* — 152. *Attraction et Répulsion.* — 153. *Iona.* — 154. *La Mère.* — 155. *Au Maroc.* — 156. *Occultisme et Hermétisme.* — 157. *Dante Johannite.* — 158. *Pro Europa.* — 159. *Le Monde en expansion.* — 160. *L'Emeraude.* — 161. *Le quatrième sens : l'Odorat.* — 162. *Sanctuaires poséidoniens, Olympie.* — 163. *Les Chevaliers de l'Apocalypse.* — 164. *Sanctuaires poséidoniens, Delphes.* — 165. *Sanctuaires poséidoniens, Eleusis.* — 166. *En Turquie.* — 167. *Sanctuaires poséidoniens, Athènes.* — 168. *La Lumière créatrice.* — 169. *La Construction de l'Arche.* — 170. *La Chaîne d'Or.* — 171. *Paul Le Cour.* — 172. *Grandeur et Mission des Celtes.* — 173. *Sur les traces de la Tradition.* — 174. *La grande horloge astrologique de Strasbourg.* — 175. *Eglise et Maçonnerie.* — 176. *Les Doukhobors.* — 177. *Montsalvage et les Troubadours ; le chant, la musique, la danse et la parole.*

NUMEROS à 1,50 NF : 178. *Georgovie.* — 179. *Beauté hellénique et Beauté française.* — 180. *La Crète et ses mystères.* — 181. *Symboles trinitaires : le trident.* — 182. *Symboles trinitaires : la fleur de lys.* — 183. *Le Symbole de la Croix.* — 184. *Introduction à la chevalerie du Christ-Roi.* — 185. *Brocéliande et le Graal, légende celtique et inca.* — 186. *Une Chevalerie va naître.* — 187. *Queste chrétienne.* — 188. *Bourges, haut lieu de la tradition.* — 189. *Jean-Agni et Jean-Aor.* — 190. *Cabale.*

NUMEROS à 2 NF : 58. *L'Atlantide et la Paix.* — 96. *Les Trois chevaleries et les Trois grades de la chevalerie.* — 191. *La Pierre philosophale,* I. — 192. *Léonard de Vinci.* — 193. *La Pierre philosophale,* II. — 194. *De la Vraye Astrologie.* — 195. *La Pierre philosophale,* III. — 196. *Druidisme et Christianisme.* — 197. *Les Nombres sacrés.* — 198. *Le Culte du Soleil.* — 199. *Civilisation méditerranéenne.* — 200. *Paul Le Cour et la Sagesse atlantéenne.*